

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Juillet 80 - n° 138 - 10 F
Portugal : 120 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,75

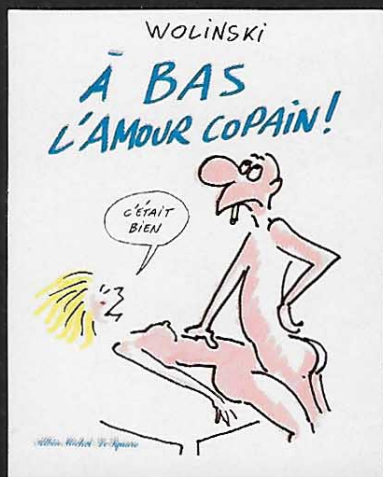
charlie



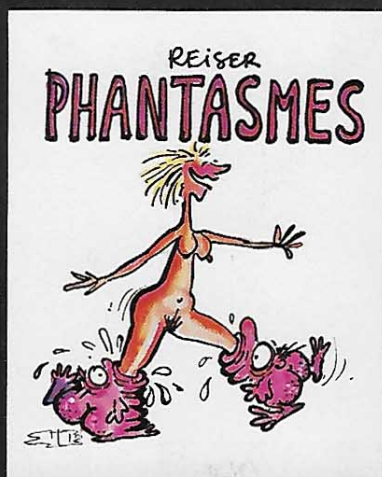
TU ME
DONNES ENVIE
D'ÊTRE
NORMAL...

LISEZ LES LIVRES DES EDITIONS DU SQUARE

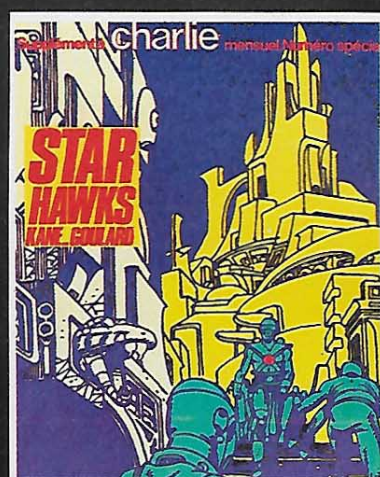
EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES



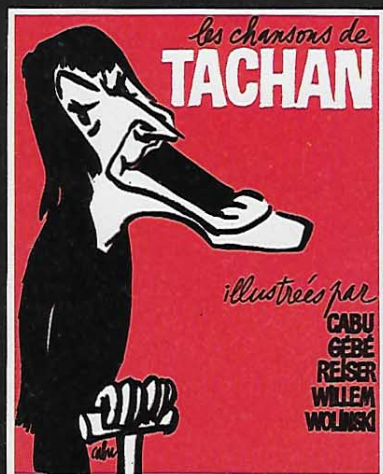
33 F



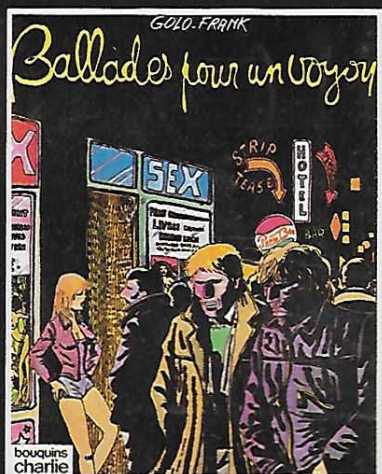
36 F



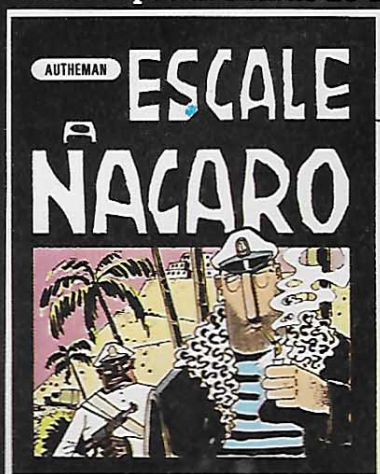
numéro spécial Charlie 20 F



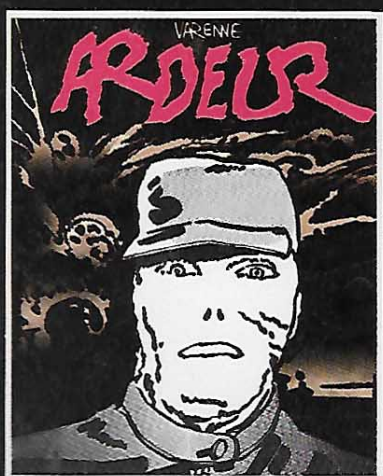
50 F



30 F



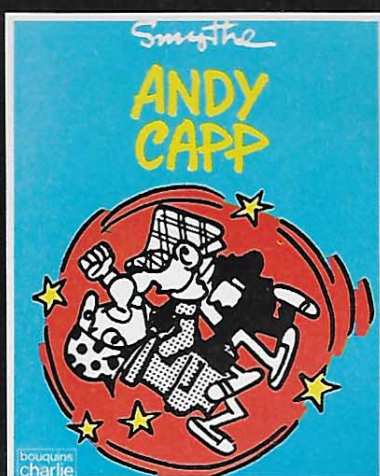
30 F



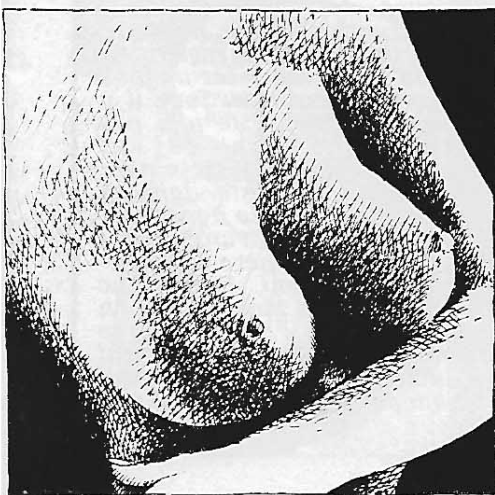
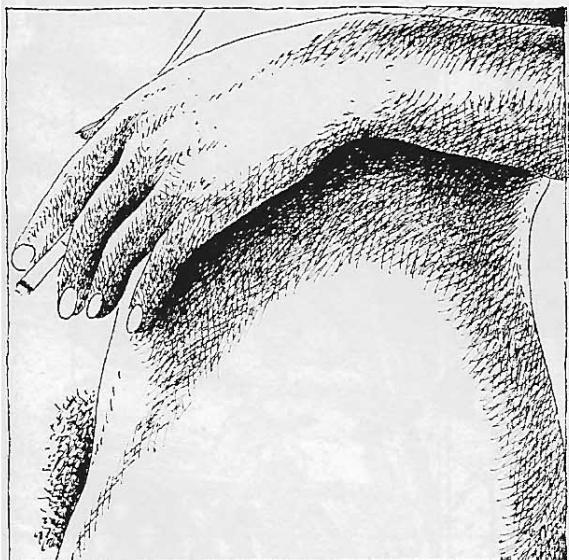
30 F



40 F



30 F



C.F.



- 3 ARDEUR
- 12 POLARS
- 15 CAMILLE LE CAMÉ
- 16 ANDY CAPP
- 19 WHAT'S UP DOC ?
- 22 Autheman
- 24 CARNETS FRANÇAIS
- 26 ÉCRIT A LA MAIN
- 27 Picotto
- 30 DOMMAGES DE GUERRE
- 32 DICO S.F.
- 33 PEANUTS
- 36 KATZENJAMMER KIDS
- 38 THE SQUIRREL CAGE
- 40 PETITES CHOSES SUCRÉES
- 41 CONTE ORIENTAL
- 54 Montellier
- 56 Pascal
- 57 Andrevon
- 59 FOSDYKE SAGA
- 62 Aloys
- 63 CONTE DE CHARLIE
- 65 Schlingo
- 66 PETITS MIQUETS
- 68 Mouminoux
- 69 MADIE FÉE DU LOGIS
- 71 AXA



« Warschau », de Varenne. J'ai beau être blasé, sceptique et grognon, il faut reconnaître que c'est beau comme les bandes dessinées peuvent être belles. La gorge se serre, les yeux piquent, le cœur bat plus vite et on reste comme ça un long moment, les yeux perdus dans le vide, « Charlie mensuel » sur les genoux. Ce soir, on relira l'épisode, en regardant bien les dessins cette fois et en s'attardant sur certains.

Scoop, scoop, scoop, scoop, scoop. Rivoire et Carret ont vu avant tout le monde « Le Trou noir », dernier film du génial frigorifié Walt Disney. Ils en parlent avant tout le monde ; ils méritent le prix Albert-Londres. Et, en plus, ils nous

parlent d'autres choses encore plus passionnantes. Le « Poppey » d'Altman, par exemple. Bravo, les petits !

« Axa ». Elle est toujours à poil, toujours poursuivie par d'ignobles brutes qui n'arrivent jamais à se la faire, hélas ! Je plains les ignobles brutes. Tout ça est très rafraîchissant et peut être mis entre toutes les mains, même des mains féministes.

Mouminoux, pour d'obscures raisons freudiennes, va être méchant chaque mois avec les hôtes de l'air.

Picotto, un beau jeune homme plein de talent, nous a porté trois pages pleines de talent. La porte de « Charlie mensuel » est largement ouverte aux gens pleins de talent.

Et puis plein de petites choses fantastiques. « La cage de l'écureuil », c'est pas marrant, ça ? Et les « Kids » ? Je regarde ça avec des yeux d'enfant. Non, grand-mère, je ne veux pas sortir, je préfère rester à la maison et regarder les albums de bandes dessinées. Sors, il y a plein de soleil ! Je n'ai pas envie, grand-mère. Tu vas t'abîmer les yeux ! Mais non, mais non... Je reste dans la fraîcheur de la salle à manger, où je dors sur un divan ; les volets filtrent la lumière, les mouches bourdonnent. Je lis « Luc Bradefer » et « Mandrake » en tremblant que l'histoire ne se termine pas. Un jour, je serai rédacteur en chef d'un journal de bandes dessinées, ou explo-
rateur...

W.

WARSCHAU 3

Résumé. — Ardeur et Sobag ont réussi à pénétrer dans Warschau. Poppart leur offre l'hospitalité et un peu de confort. Mais très vite la police les traque. De nouveau, la fuite...

VARENNE

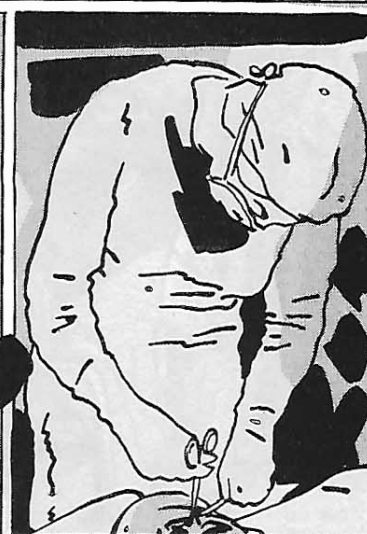
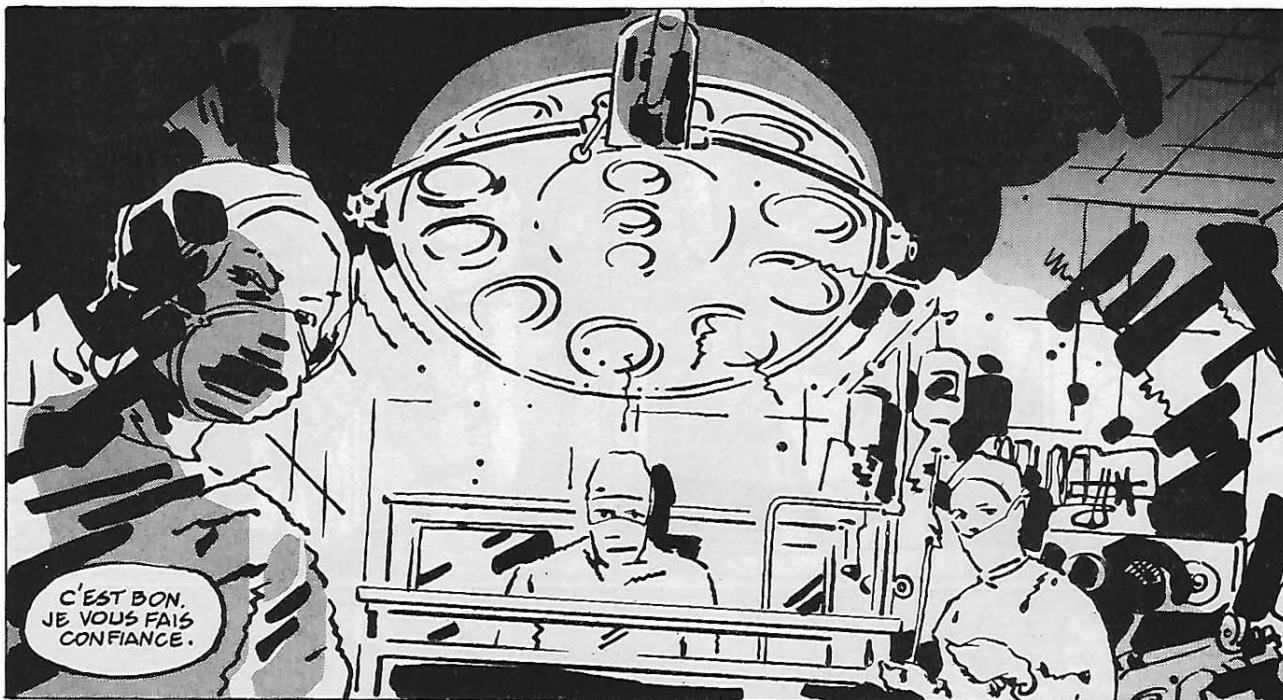








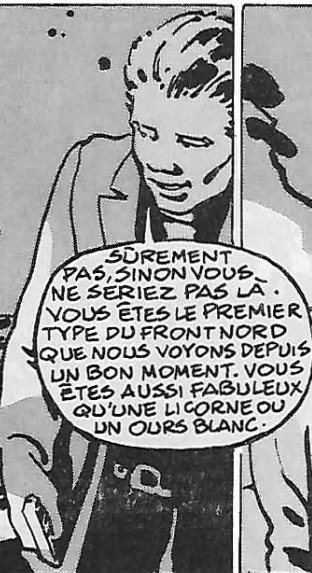






JE CROIS
QUE J'AI REUSSI
MON COUP.
LES LECTEURS
APPRÉCIERONT.







(à suivre)

LES vacances arrivent. On les applaudit bien fort. Vous savez, bien sûr, l'intérêt majeur des villégiatures : elles sont le temps et le lieu où l'on peut fouiller les étalages des marchands forains et les caisses des brocanteurs, et y découvrir, entre deux baromètres de style hispano-breton ou bien sous une pile de photographes, quelques vieux polars que votre libraire fidèle ne peut fournir, et qui, dans les librairies spécialisées des grandes villes, coûteraient la peau des fesses. A l'étranger, ceux qui savent l'étranger pourront aussi se fournir en volumes non traduits en français. Pas un hôtel méditerranéen qui n'ait sa provision de John D. McDonald (surtout sa série d'aventures de Travis McGee, qui n'a été que très partiellement publiée ici). C'est, étrangement, au Grand Hôtel de Nuwara Eliya (1) que je mis la main sur *An Unfinished Woman* de Lilian Hellman ; et plus prosaïquement chez un antiquaire de Royan que je tombai sur *Tous les chemins mènent au cimetière* de John Evans (La chouette / Ditis, 1956), dont je vous livre la prière d'insérer : *Conduit par les hasards de la circulation dans un cimetière de Chicago, Paul Paine assiste malgré lui à une bizarre cérémonie au cours de laquelle un dénommé Untel est enterré successivement par 12 prêtres appartenant à 12 sectes différentes*. Et alors ? Ça ne donne pas envie de fouir, ça ? (Dans les caisses de bouquins, s'entend.)

Admettons toutefois que, par sécurité, nous apporterons un stock de volumes avec nous, histoire de faire des découvertes. Voyons voir ça. Passons vivement sur les best-sellers de l'année. Rien à dire du dernier Le Carré, à cause de son excellence (2), et rien à dire de son compère Len Deighton, à cause de la relative médiocrité de son *Retour de l'espion* (Fayard) : la lassitude des anciens du bon temps de la Deuxième Guerre mondiale est un sujet qui commence à nous gonfler ; la bouillabaisse et la force de frappe française n'ont pas pour nous les charmes de l'exotisme ; surtout, on comprend parfaitement l'intrigue rocambolique, dès la première lecture, c'est-à-dire que la complexité ahurissante et quasiment canularique qui est la première qualité de Deighton semble s'être pour cette fois fait la malle.

Attardons-nous un peu davantage sur *L'Arme à l'œil* de Kent

POLARS

Follett, dont un autre ouvrage, *le Triangle*, sera sorti d'ici que vous me lisiez (les deux chez Laffont). *L'Arme à l'œil* est une très bonne distraction. Rien à voir avec Le Carré, à quoi sa prière d'insérer le compare à cause de son grand succès (5 millions d'exemplaires). Follett, 30 balais, semble un heureux jeune homme ; son livre n'est ni complexe ni splénétique : pendant la guerre mondiale, peu avant le jour J, de bons Anglais traquent un méchant espion allemand qui risque de faire échouer le débarquement en révélant à Hitler que ça va se passer en Normandie. Les personnages et l'écriture sont aussi simples que l'intrigue, mais efficaces, et les rebondissements sont nombreux et attrayants. A travers le personnage de l'espion, surnommé l'Aiguille car son arme est un stylet, Follett fait courir des thèmes « castrateurs », les plus immédiatement percutants dans un thriller violent : on égorge, on coupe des jambes, on perfore, on crève un œil, et ce qui arrive aux doigts des gens n'est pas triste non plus. Juste au moment où l'on se dit que notre intérêt va faiblir, Follett le relance pour les 150 dernières pages avec une bonne vieille situation qui a déjà fait de l'usage à 2457 auteurs (à un cheval près), et où le suspense et les chocs violents atteignent des hauteurs nouvelles. Bref, très joli boulot, sans grandeur

mais propre comme un sou neuf et bougrement plus excitant.

Mais peut-être serait-il temps de causer plutôt de « vrais » polars ? Ah, je vais vous demander quelques instants encore, d'abord.

PETITES ET GRANDES NOUVELLES

La vertu première de *Paris noir* (le Dernier Terrain Vague éditeur), recueil de 18 nouvelles françaises préparé par des gens du défunt *Gang*, c'est de présenter un échantillonnage incomplet mais large du néopolar français. Le seul ADG, généralement excellent, m'a paru ici très au-dessous de lui-même. Plusieurs sont en grande forme : Bastid, Fajardie, les moins connus Marignac et Iawa Tate, d'autres. Si l'on excepte deux ou trois textes d'inspiration traditionnaliste où des détails inessentiels tâchent de « faire moderne », l'unité de ton du recueil est frappante : l'effusion stylistique est générale ; tous les moyens de la littérature d'art sont désormais annexés par les néopolareux et utilisés à pleins seaux, pour des intrigues parfois peuplées de marginaux et souvent « contestataires ». Ce genre nouveau ne me fascine pas - j'ai trop longuement expliqué pourquoi, ici même, pour y revenir -, mais ce recueil est plaisant, bien représentatif, et plus maniable qu'une collection complète



d'Engrenage et de Sanguine ; il appelle donc un jugement bienveillant (j'entends d'ici les plus jeunes des 18 auteurs me crier où je peux me le foutre, d'ailleurs). Enfin la lettre-préface de Léo Malet, provocation manifeste au crime d'incendie volontaire, est belle et sera, tôt ou tard, entendue.

Il y a dans *Paris noir* une nouvelle de Pierre Siniac. Il y en a sept de plus dans *l'Unijambiste de la cote 284* (SN 1773), bientôt suivi de *Reflets changeants sur mare de sang* (SN). Un régala, les amateurs de Siniac le savent, et ils sont heureusement de plus en plus nombreux. Le succès a tardé pour cet auteur ; c'est une honte. Ça vous fait du pain sur la planche, si l'œuvre avait jusqu'ici échappé à votre attention, et de plus vous êtes miro : treize autres Série noire, trois gros thrillers chez Lattès (*l'Or des fous*, *le Tourbillon*, *l'Orchestre d'acier*), et puis *Pas d'ortolans pour la Cloducque* aux éditions des Autres, et *Luj Inferman dans la jungle des villes* chez Engrenage (sans parler de diverses œuvres de jeunesse), excusez du peu !

Il y a des mois que j'ai envie de désosser un peu Siniac et que je n'y arrive pas. Il est trop compact. On peut à la rigueur diviser l'œuvre en deux tranches (coupe, coco !), l'une plus classique (les histoires de hold-ups bizarres des premiers SN, les gros thrillers Lattès), l'autre « baroque » (le cycle Luj, et d'autres SN) ; mais l'excentricité de Siniac est déjà dans ses thrillers : sujet excentrique dès le premier Série noire, *les Morfalous* (SN 1244), où des militaires partent à la chasse aux lingots en pleine bataille ; véhicule blindé ultrarapide

pour servir au braquage du *Casse-route* (SN 12710 ; et ainsi de suite. Et l'on pourrait faire la cueillette des « thèmes » (la guerre ; l'or et autres trésors toujours maléfiques ; la monstruosité physique comme inadaptation visible des personnages à la monstruosité bien plus révoltante du monde réel) ; mais la cueillette des thèmes importe peu dans un univers que Siniac a investi dans tous ses détails : D'où vient que ses romans sont souvent des ribambelles de saynètes, et que ses nouvelles, sur des sujets grandement variés, sont homogènes en diable. Sur le travail, le chômage, le crime, la gendarmerie, le commerce, l'amour, l'habitat, la guerre de 14-18, et tout le reste, c'est toujours le même œil que Siniac pose, dingue, désespéré, hilarant.

Est-ce du polar ? Siniac lui-même dit parfois que non (mais Ellington, Parker, Mingus, ont couramment affirmé que leur musique n'était pas du jazz). Les textes de notre Pierrot-le-fou dactylographe, toujours violents, généralement criminels, sont souvent d'un irréalisme marqué - il arrive même qu'au rocambolique s'ajoute une touche de surnaturel. Cependant c'est bien de la réalité noire, de la réalité dans ses déterminations les plus sordides, qu'il est question chez Siniac, à travers des déformations grotesques et forcenées. S'il existe un « esprit polar », l'auteur le possède donc assurément. A cause de l'indépendance excentrique de sa vision et de son style, faudrait-il alors faire de lui le père du néopolar, sa première (et grandiose) manifestation ?

C'est faisable. Mais Siniac fut si en avance sur le mouvement néopolar, si en dehors de la mode qui le rattrape à présent, que la casquette de chef d'école ne lui convient pas, ni même le bonnet de précurseur. Comme Céline - à qui on le compare peut-être trop - il est plutôt un bel accident, un écrivain obsessionnel sans ascendance précises, sans héritiers notables. Parce qu'il est un en-dehors, il ne connaîtra sans doute jamais le succès commercial important, quoique la mode actuelle doive lui apporter un peu de beurre, ou du moins de margarine, pour ses tartines, dans sa banlieue. Bref il est une aberration. Et il est très remarquable.

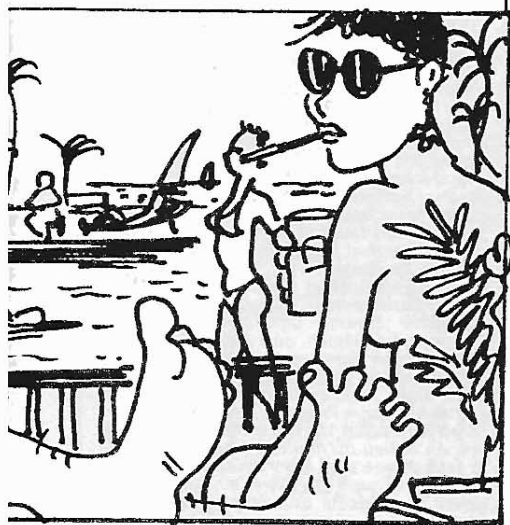
Nous le quittons à regret, mais c'est vrai, il serait temps de

passer au polar classique, les intégristes s'impatientent...

RIDER IN THE RAIN

Il continue de pleuvoir des collections et des rééditions. Marabout, d'abord, a démarré une série de romans noirs violents, où paraissent notamment des bouquins récemment publiés dans l'indifférence générale par des petits éditeurs (Orban, Belfond, etc.) et qui méritaient mieux.

De Richard Condon, *Un crime dans la tête* (Bibliothèque Marabout 722) est ce *Manchurian Candidate* dont John Frankenheimer fit un film prémonitoire, peu avant l'assassinat de J.F. Kennedy. C'est un livre efficace, comme *Poursuite* de Brian Garfield (B-M 720). Efficace encore, *Coma* de Robin Cook (BM723), origine ou bien novelization du shocker filmé de même titre, une anticipation médicale modernisant le thème du vampirisme scientifique. Seuls seront déçus les vieux fans de *Crème anglaise* (SN1042), le chef-d'œuvre de Robin Cook, qu'on peut trouver peut-être encore en le commandant à un libraire dévoué : sur le nihilisme moral et politique de jeunes aristocrates anglais tournés canailles, c'était d'une immoralité, d'une cruauté et d'un humour noir étonnants ; l'ouvrage d'autre part tua plusieurs traducteurs sous lui, car il était rédigé en argot rimé (un dialecte anglo-saxon, d'origine surtout cockney, où « couilles » se dit « Niagara » car « balls » rime avec « Niagara Falls », il fallait y penser ; une telle sophistication des signifiants ne se rencontre guère que dans certains argots claniques dérivés du louchebem et du verlan, et puis



chez Gongora, et surtout dans la poésie épique scandinave du haut Moyen Âge, où un énoncé comme « les teinturiers des dents du loup » désigne, selon J.L. Borges - *Essai sur les anciennes littératures germaniques* - « les guerriers, parce qu'ils teignent leurs dents du sang des ennemis qu'ils ont tués ».)

Après *Crème anglaise*, Cook sombra dans les méandres de la mauvaise conscience psychanalytique, comme en témoigne par exemple son roman littéraire *The legacy of the stiff upper lipo* (Penguin), décevant, mais estimable en même temps que déprimant : l'auteur conservait une grande vigueur et agilité d'écriture, mais il prenait pour objet la psychanalyse, les méfaits de l'éducation britannique et le problème du Mal (qui lui était révélé par la vision du film frontiste et dégueulasse *Mourir à Madrid*, et par les révoltantes conditions de vie d'une région espagnole pauvre et arriérée). A en juger par *Coma*, il s'est remis au boulot, mais d'une manière détachée. Il faut souhaiter qu'il nous redonne un jour un chef-d'œuvre convulsif et sardonique comme *Crème anglaise*.

Enfin, toujours chez Marabout, *Fletch*, de Gregory McDonald (BM721), utilise une structure de *la Dame de Shanghai*, et ce n'est probablement pas un hasard, car l'auteur manifeste son goût pour le référentiel. Dans des décors très modernes (le héros est au journalisme ce que Serpico est aux flics), il s'agit notamment de dialogues systématiquement méchants, percutants et brillants (presque trop) ; vu que ça se passe dans les milieux de la presse, on imagine un Ben Hecht des années 70. Près d'être un chef-

d'œuvre, c'est un ouvrage très swing, auprès de quoi, comme on l'a dit, Roger L. Simon fait figure de gamin pop arriéré.

Dans cette série Marabout, d'autres volumes arrivent. Mais surtout l'événement du semestre écoulé, c'est le magnifique jaillissement de la collection « Classiques du roman policier », aux Presses de la Cité, sous l'impulsion d'Enrêbe et Lebrun, réédition sélective de la collection « Un mystère », que nous avons signalée déjà. Précédant la collection « Mystère » tout court à couverture photographique, la collection « Un mystère » à couverture peinte ne réussit pas à égaler la Série noire, car son image de marque était inférieure, ses objets plus éclectiques, sa couverture plus pute, ses traductions un peu plus incohérentes. Plusieurs irréfléchis, dont je suis, ont cru se satisfaire en collectionnant, à l'exclusion de quoi que ce fût d'autre, la SN d'antan. A présent ils se lamentent car « Un mystère » fait défaut à leur bibliothèque. Ils se rattraperont boulimiquement avec CRP, qui est à « Un mystère » ce que le Carré noir est à la SN. Tout y est bon. A cette heure, les dix premiers CRP me manquent encore. Dans les dix suivants, c'est le pied. On rencontre plusieurs auteurs vedettes : Westlake, John D. McDonald, Ed McBain (son *Dément à lunettes*, CRP 19, est un indispensable « chaînon manquant » à la saga du 87^e commissariat d'Isola, puisque c'est ici que Claire, la nana de Bert Kling, se fait flinguer), et doublement Erle Stanley Gardner (puisque il est présent aussi en tant qu'A.A. Fair). On sera heureux de retrouver aussi Frank Gruber avec *Mécomptes de Fay* (CRP 17), un vétéran un tantinet méconnu en France.

Parmi les auteurs plus rares, distinguons pour aujourd'hui Gerald Butler (subrepticement changé en Gérard Butler) et son *Du sang sur tes mains* (CRP 16), dont l'association Hecht-Lancaster tira un film insuffisant. Je vous rappelle ce détail parce que le rôle central va certes comme un gant à la sauvagerie contenue de Burt Lancaster. Malgré la « traduction et adaptation » (sic) surchargée d'argot 1950 livresque et désormais kitsch, il passe là un souffle tragique. On pense (schématiquement) à Jim Thompson, parce que la violence bestiale du narrateur se manifeste comme malédiction intérieure, et puis à cause de la cruauté subtile, inattendue et épouvantable du « châtiment » final. Grand livre, les mecs.

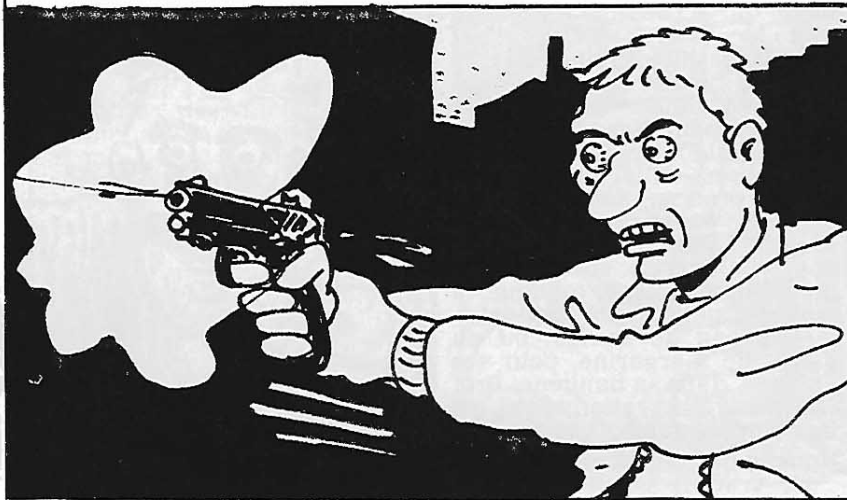
Il me reste à vous souhaiter de bonnes vacances. Je vous envie car j'écris ceci début mai. D'autre part, vous lirez en novembre comme j'ai plaisir à bronzer : nous serons quittes. En attendant, à tous : va te faire dorer.

Manchette

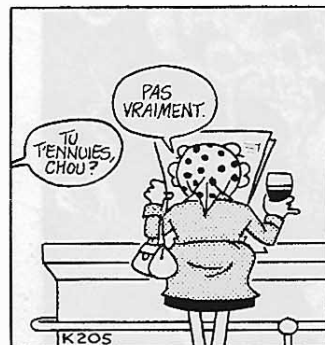
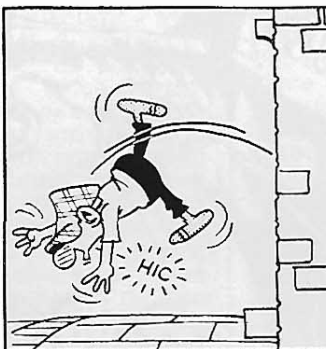
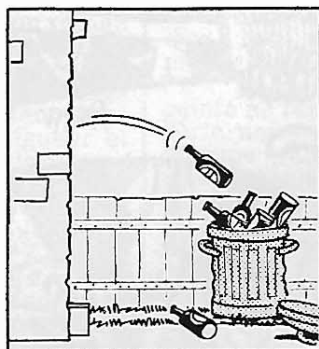
P.S. : A signaler aussi, à retardement, et aux amateurs de roman noir soucieux d'élargir, à la plage, leur horizon, l'édition, dans la collection « Bouquins/Laffont » (celle dont le brochage incassable est breveté), de toutes les aventures de Sherlock Holmes, y compris les douze textes qui ne sont pas d'Arthur, mais d'Adrian Conan Doyle, en deux volumes compacts et maniables.

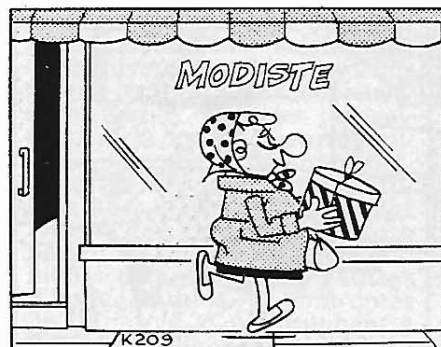
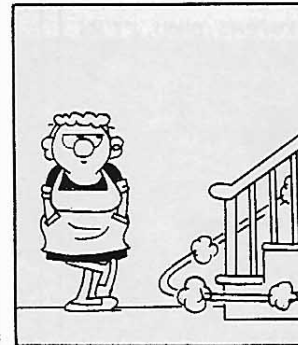
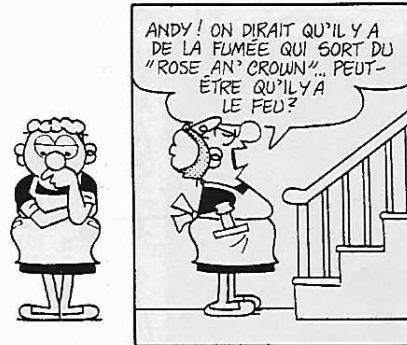
(1) D'une belle architecture coloniale anglaise, c'était naguère le plus grisant des hôtels de Ceylan : le personnel vous y appelle Master si vous êtes un homme ; et c'était le plus wolinskiien : si vous êtes une femme, le personnel vous toise et demande : Where is the Master ?

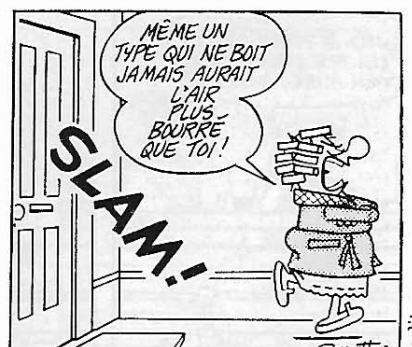
(2) Notons cependant que les Gens de Smiley est Le Carré le plus linéaire et le plus centré sur Smiley depuis l'Appel du mort. Il faudrait d'autre part étudier le style de Le Carré, dont nous n'avons ici examiné naguère que les contenus, et brièvement. Ce style est très beau et très savant, qu'il s'agisse du système de narration à tiroirs emprunté à Conrad et poussé au paroxysme, ou bien du détail de l'écriture, où des déclarations brèves et sèches ponctuent et cassent des périodes sinueuses, recherchées, systématiquement allitérées. Nous devons louer la finesse du traducteur Jean Rosenthal. Dans les Gens de Smiley, la hâte, ou quelque vice, lui font faire quelques négligences et construire « se souvenir » transitivement. Mais, pour l'essentiel, il œuvre comme dans tel passage de Comme un collégien, où « A dull North German stringer for Der Spiegel » est devenu « un Prussien ennuyeux, pigiste du Spiegel ». Dans la libre traduction de « North German » par « Prussien » se marque l'extrême attention de Rosenthal aux sonorités. Au milieu du fouillis fâcheux, précipité et fauché que sont à l'ordinaire les traductions - même « littéraires » - une intelligence si réfléchie doit être remarquée et proclamée.











SCOOP, SCOOP, SCOOP

D'ABORD les ressorties. Le 18 juin, *Dingo et Donald aux Jeux olympiques*, programme de courts métrages. En été, pour les vacances, festival avec *Cendrillon*, *Bambi*, *Peter et Elliot*, etc. Le 20 août, *Les Enfants du capitaine Grant*, et enfin la traditionnelle grande ressortie de fin d'année (de dix ans en dix ans, le temps de fabriquer et de laisser pousser une nouvelle génération de spectateurs), le 3 décembre, donc, *Les 101 Dalmatiens*...

PREMIÈRE DES NOUVEAUTÉS « LE TROU NOIR »

Sorti en janvier à Londres, *Le Trou noir* n'atteindra Paris que le 15 octobre. On vous en a déjà parlé dans le n° 131 de « Charlie ». Nul doute que ce film aura un grand succès commercial. Tout est prévu, calculé pour cela. D'abord l'idée relativement nouvelle de partir d'un phénomène scientifique aussi mystérieux que les trous noirs, le tout étant copieusement arrosé de toutes les sauces ayant déjà fait leurs preuves : explosions gigantesques, bagarres au laser, gentils robots humanisés. R2D2 de *Star Wars* a fait des petits. Les robots du *Trou noir* lui ressemblent comme deux gouttes d'huile. En plus, ils sont dotés de la parole et philosophent à qui mieux mieux. Semblables à des personnages de dessin animé, on leur a collé des pastilles noires, comme deux yeux, qui vont jusqu'à s'animer quand un des robots clabote. Androïdes, personnages, gadgets, tout est pensé en fonction des dérivés : jouets, reproductions qui vont envahir le marché après la sortie de film. Esthétiquement, on lorgne très nettement du côté de *Star Wars*. (On ne dira jamais assez le coup de génie que fut le film de Lucas, même si on le déteste.) Pour le scénario, c'est à la fois *La Planète interdite*, *2001*, *l'Odyssée de l'espace*, *Star Wars* encore. La fin demeure très vague. Les scénaristes ont hésité six mois pour choisir une happy end. Il était même question, à une époque, d'une chapelle Sixtine !!! On l'a échappé belle ! Il y a quand même de bons moments dans ce long métrage. Le météore, gigantesque boule de feu orange qui manque d'ensevelir les héros, ou le petit robot qui chignole le méchant, les hurle-

WHAT'S UP DOC?



Le chaudron noir

Doc. Funnyworld



The fox and the hound

ments de ce dernier étant réalisés à l'aide d'une scie circulaire qui s'attaque à des barres de métal... Terrifiant ! On retiendra essentiellement les effets spéciaux. Nettement plus réussis que ceux de *Star Trek*. Pourtant, le *Trou noir* a coûté la moitié du navet de Robert Wise. Vingt millions de dollars, dont dix millions pour les trucages. Une des grandes performances de l'équipe fut d'utiliser au maximum un « truc » simple qui exige cependant une grande adresse : les « mattes », c'est-à-dire des peintures sur verre venant remplacer certaines parties de décors trop compliquées ou trop onéreuses à bâtir. Ce procédé (employé, par exemple, dans *Alien*) avait été inventé autrefois par Ub Iwerks (le créateur de Mickey). Le fils de Peter Ellenshaw (auteur de toutes les maquettes du film), Harrison Ellenshaw, a peint ainsi 154 décors. Pour *Star Wars* (Lucas l'avait emprunté à Disney), il n'avait réalisé que 13 peintures de cette sorte. Il avait débuté avec cette technique sur *L'Apprenti sorcier*. « J'aimerais », dit-il, « que les gens remarquent la qualité de mon travail ; malheureusement, je ne réussis pleinement que s'ils ne peuvent rien déceler. »

Fait remarquable : tous les membres de l'équipe des « specials effects » viennent de la grande maison Disney. Anciens animateurs pour la plupart, les deux cents employés de la WED (à côté de Burbanks) tra-

vaillent d'habitude à l'audio-animatronique, c'est-à-dire la fabrication des animations en trois dimensions pour les parcs d'attraction : Disneyland et Disneyworld. En somme, *Le Trou noir* est un vrai produit maison. De plus, un bon nombre de trucages sont animés. Les réacteurs en marche, les lasers, les messages télépathiques, les gerbes d'étincelles (quand A. Perkins s'effondre sur le tableau de bord du « Cygmus »), et même le halo d'étoiles qui tournoie autour du « trou noir » sont faits grâce à l'image par image. On vous a déjà parlé des quatorze mois de prises de vues, des douze effets spéciaux utilisés pour un même plan, de la A.C.E.S., caméra reliée à un ordinateur permettant de filmer les maquettes combinées avec les peintures sur verre, du nouvel objectif macro mis au point pour le film... Bref, l'équipe Disney se sera beaucoup agitée autour de Maximilian Schell, Anthony Perkins, Ernst Borgnine, ou de Gary Nelson, le réalisateur.

LES PROCHAINS GRANDS DESSINS ANIMÉS

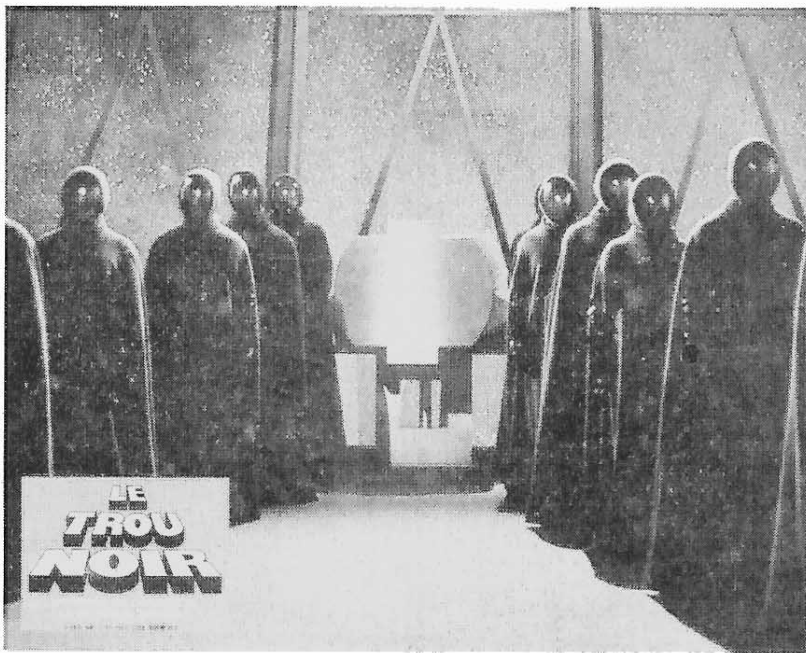
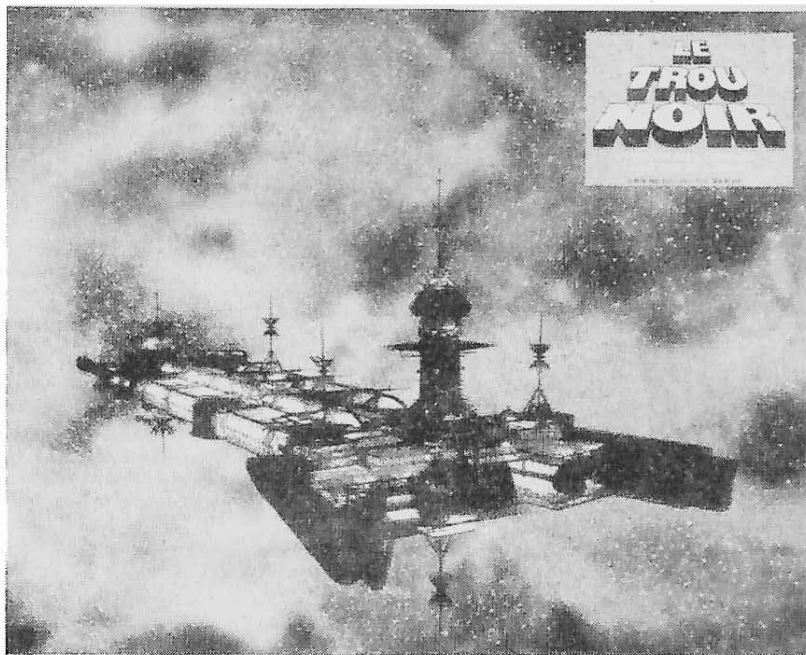
Le long métrage d'animation en cours de réalisation s'appelle *The Fox and the Hound* (provisoirement *Le Renard et le Chien* pour la France). Ce film était prévu pour 1980. Malheureusement pour Disney Producc., une dizaine d'animateurs ayant quitté le studio pour fonder leur propre équipe,

le film ne sera prêt qu'en 81. Il sortira en France bien sûr pour les fêtes de fin d'année. Tod et Copper, l'un renard et l'autre chien, se sont rencontrés étant jeunes et ont été habitués à vivre ensemble. Séparés par la vie et par les hommes (le chien est dressé pour la chasse, le renard, élevé par une fermière, est finalement abandonné par celle-ci, qui craint pour ses poulets...), ils se retrouvent nez à nez lors d'une chasse à courre. Quelle va être leur réaction ? Un quart d'heure du film est déjà en boîte. Cette fable animale se rapprochera de *Bambi*. Les couleurs pastel seront particulièrement travaillées, et le traçage (contour des personnages à l'encre) sera cette fois presque effacé pour ajouter plus de douceur à l'image.

Plus excitant sans doute sera *Le Chaudron noir*. Prévu pour 1984 ou 85, ce long métrage n'est encore qu'à l'état de projet. De superbes esquisses ont cependant été déjà préparées par Mel Shaw. On ne peut s'empêcher de penser au *Seigneur des anneaux* de Bakshi. Mais alors que celui-ci a été bâclé au rotoscope, *Le Chaudron noir* est un projet ambitieux. Le budget sera équivalent à celui du *Trou noir*. Ce sera le dessin animé le plus cher jamais réalisé. L'esprit sera peut-être assez proche de certaines séquences de *Fantasia*. C'est un conte moyenâgeux tiré de l'œuvre de Lloyd Alexander, se déroulant au pays de Galles. Un méchant sorcier se sert d'un chaudron magique pour lever des armées de morts, qui sèment la panique dans toute une contrée. C'est un petit gardien de cochons qui va être chargé par la population d'aller détruire le chaudron et d'anéantir le sorcier. Le réalisateur de ces deux films sera certainement Wooly Reitherman, qui signe les longs métrages depuis *Merlin l'enchanté* (avant même la mort de Disney). Il avait débuté comme animateur sur la séquence du miroir dans *Blanche-Neige*. A cette occasion, il avait d'ailleurs failli quitter Walt Disney, écœuré de voir le maître affubler son travail si amoureuxment soigné d'un voile translucide pour augmenter l'effet de miroir...

ET MAINTENANT : POPEYE, PAR ROBERT ALTMAN...

Pour 1981 ; une coproduction Disney-Paramount, les aventures de *Popeye the Sailor*, sur un



scénario de Jules Feiffer, mis en scène par Robert Altman, avec son actrice-fétiche dans le rôle de sa vie : Shelley Duval, interprétant Olive Oil... (Duval, c'est la maigrichonne de *Trois Femmes*.) Popeye, ce ne sera pas Dustin Hoffmann comme prévu initialement, mais Robert Williams, acteur de TV américain, imitateur et contorsionniste, un type qui fait ce qu'il veut de son visage. Il sait se caler la bouche de côté, on lui a redescendu artificiellement la paupière et collé d'énormes bras de caoutchouc. Le chieur de Popeye sera interprété par le petit-fils de Ro-

bert Altman. Bien sûr, les effets spéciaux seront de mise : bagarres avec Blutot, combat contre une pieuvre articulée, etc. Le tournage, retardé par une tempête à Malte qui a détruit un trois-mâts ancré dans un petit port - reconstitution d'un village de pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre -, sera terminé le 5 juin...

ET D'AUTRES ENCORE...

Une autre coproduction Paramount, *Dragon's Slayer*, l'histoire d'un gosse qui, pour prouver son courage, doit affronter un dragon. La musique sera de Nielsson (*Macadam cow-boy*).

Les effets spéciaux seraient confiés à Georges Lucas !!!

Pour février 81, *Le Dernier vol de l'Arche de Noë*, réalisé par Charles Jarrot, avec Elliott Gould et Geneviève Bujold. Un pilote d'avion s'écrase sur une île du Pacifique et transforme son avion, en le démontant pièce par pièce, en un superbe rafiot qui affrontera le Pacifique avec toute une cargaison d'animaux. Elliott Gould participe également à une autre production Disney, cette fois mise en scène par S. Hillard Stern, réalisateur du *Vainqueur*.

En mai 81, un autre film en prise de vue réelle, jouant sur les anachronismes, *Un cosmonaute chez le roi Arthur*...

Encore un film de Charles Jarrot, tourné sur la Côte d'Azur et à Paris, *Condorman*, avec Michael Crawford, Barbara Carera et Olivier Reed dans le rôle du méchant. Film à trucs et à gros budget qui raconte l'histoire d'un auteur de bandes dessinées engagé par la CIA par hasard et qui parvient ainsi à réaliser tous les rêves qu'il imaginait en BD en s'identifiant au héros. *Condorman*, l'homme volant équipé d'ailes mécaniques... Pour connaître les plans secrets, les agents ennemis vont lui voler ses BD...

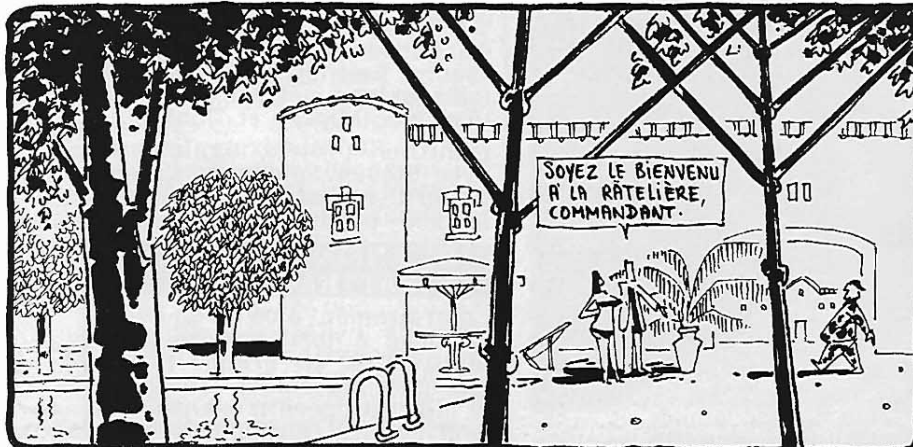
Et encore d'autres projets. Wooly Reitherman aimerait faire un long métrage d'animation avec Mickey et Donald...

D'autres projets également avec Steven Spielberg, Carole Ballard, réalisatrice de *L'Étalon noir*, produit par Coppola...

ET ENFIN, LES PARCS D'ATTRACTIONS...

Contrairement à ce qu'on avait annoncé à tort, pas de parc d'attraction en France ni en Espagne. Les études faites sur le plan européen n'ont pas été concluantes. Question de budget et de climat. Par contre, le parc de Tokyo, financé par les Japonais sur les plans de Disney Produc., sera terminé en 83. Le nouveau *World Show Case*, en Floride, nouveau parc, sera en fait une exposition universelle permanente. Dix à vingt pays y participeront (dont la France) pour recréer en miniature leur propre folklore. Il faut savoir que Disneyworld accueille chaque année de 14 à 15 millions de visiteurs. Bref, Disney se porte pas trop mal, merci. Y'a pas de souci à se faire pour eux...

Rivoire et Carret





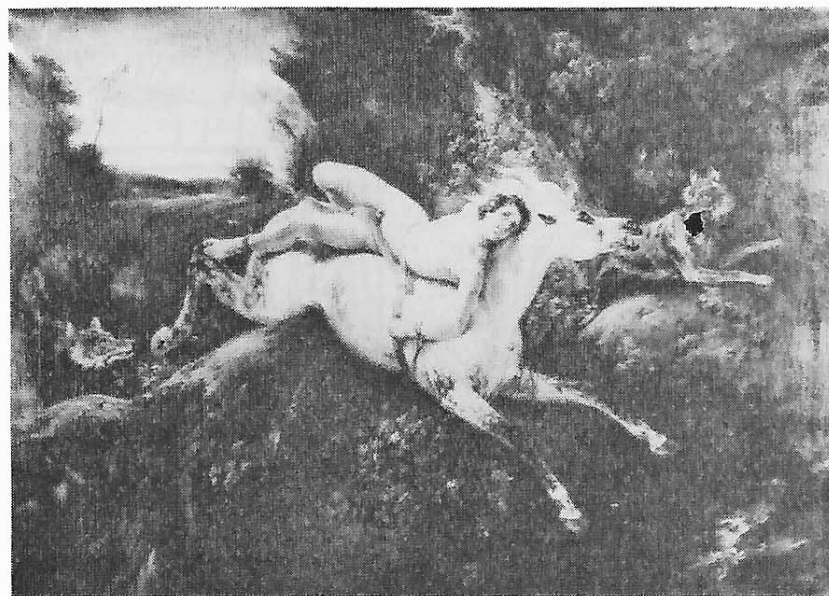
LES CARNETS FRANÇAIS DE L'

RÉHABILITONS !

L'esthétique qui, toujours, a commandé mes quotidiens, s'altérerait-elle au point de se délabrer ?... Puisque aussi bien le magnétophone dont la charge est d'enregistrer la nuit mes moindres borborygmes me rapporte, dès potron-minet, d'étranges hachures phrasées où je reconnais ma voix : « Aaaaah !... It feels so... good to join... aaah ! The Horace Vernet Club, aaah ! » (1).

Pourquoi ces oniriques mais limpides aveux en langue étrangère ? Réponse : j'aime Horace Vernet ! Perversion du goût ? Peut-être, mais rien n'est moins sûr...

Arrière-petit-fils d'Antoine Vernet (1689-1753), peintre et décorateur ; petit-fils de Joseph Vernet (1714-1789), peintre et graveur, annonciateur de Corot ; fils, enfin, de Carle Vernet (1758-1836), peintre, lithographe et maître de Géricault, Horace Vernet jouit comme on le voit d'une intéressante hérédité graphique. Le jeune Horace va-t-il, en de piteuses exhibitions, décevoir ces talents ancestraux dont il est l'héritier ? Oh, que non ! Son insensé brio, très tôt, l'interpelle et, très vite, l'appelle à prendre ses responsabilités (direction de l'Académie de France et professorat à l'École des Beaux-Arts). Mais si ce brio, je le répète insensé, lui vaut, de son vivant, un immense succès, il lui valut aussi, mais cette fois après sa mort, une certaine réputation de facilité... Cause de la longue défaveur dont il fut l'injuste victime. Éternelle jalousie des tâcherons pour l'aisance... (2) Et, vivant en notre époque-come-back-du-tango, il ne m'étonnerait qu'à moitié qu'Horace - qui, dans sa sépulture, doit en souffrir - ne fredonne



sur le langoureux rythme à deux temps,

Jalousie...

*Tu viens rôder autour de moi
Comme un serpent perfide et
froid...*

Jalousie...

ces rimes fameuses qui décrivent si minutieusement l'obstacle que crée ce vice tant à l'honnêteté qu'au sentiment.

(1) Jusqu'au 11 juillet en la Chapelle des Petits Augustins, Ecole des Beaux-Arts.

(2) Je pense plus particulièrement à Baudelaire, pour qui Horace Vernet n'était qu'un militaire faisant de la peinture. Le poète, manifestement, délibérément devrais-je dire, souhaitait occulter le romantisme échevelé du peintre.

DÉCOUVRONS !

C'EST là privilège de chroniqueur, par là poste j'ai reçu un mensuel (sensuel) du nom de « Jalons ». Aussitôt je me coulai un bain (je ne lis qu'en

AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

immersion profonde) et entrepris de le feuilleter. A prioriste cédant facilement à l'ennui et, dès lors, parfois atrabilaire, je feuilletai avec négligence, laissant le bas des pages tremper dans l'eau. Mais le poème-cri (1) d'un de mes compatriotes (Jean-Guy Beugle-mans) devait me les faire sauver d'une noyade qu'à présent je voulais improbable. Mieux, je les lisais soudain avec ce plaisir contenu qui dévore l'être comme l'ardeur des ascètes. Sans basse complaisance et sans préjudice pour la vérité, il me fallait vous dire l'excellence de cette publication et vous conseiller, chers lecteurs, sa roborative lecture (2).

(1) « L'Oiseau Liberté », de Jean-Guy Beuglemans, un jeune poète belge de 43 ans découvert par « Jalons ». Conscient du risque qu'il y a à déflorer partiellement une œuvre, je me refuse à vous « dire » (de mémoire) ma strophe préférée. Et pourtant... Quel barde admirable !

(2) « Jalons », B. P. 256 07, 75327, Paris Cedex 07. Le bon délire. Appréciation que je ne suis pas le seul à partager. Willem, ce stakhanoviste de la perpétuelle découverte, et Jeanne Folly, dont un texte, « Le Pic de Jade », devait si profondément me marquer, eux aussi la partagent. Est-ce assez dire...

10 JOURS AVEC LES REBELLES AFGHANS

JALONS
mensuel sensuel

DOSSIER:
LES FEMMES ONT-ELLES UNE AME?

CONCHIONS

UI, conchions ce « Cuisine érotique » paru aux Editions de Nesle. N'usant que rarement des facilités scatologiques qu'offre la langue française, cet ordre n'en a que plus d'impérieuses exigences.

De quoi s'agit-il ? Il s'agit d'un album de photos niaisement esthétique dont le propos semble moins la préparation aphrodisiaque des mets que sa présentation « sexy ». Dès lors, les banana-splits, les hot-dogs, huîtres et asperges abondent

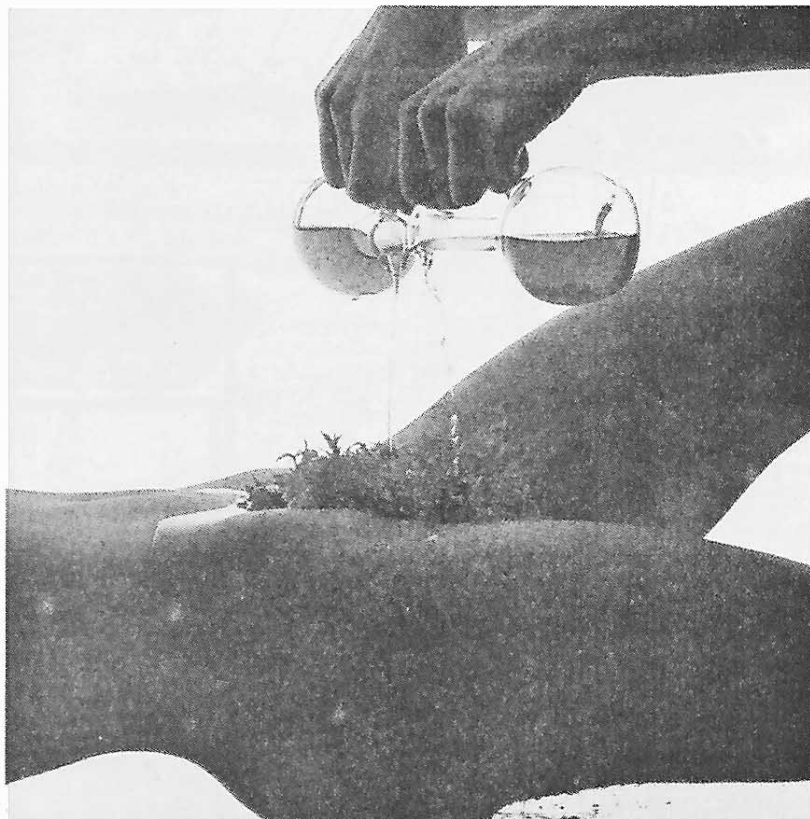
(1) en compagnie de bouches gourmandes, langues, nombrils (2) et corps. Clean et aussi bandant qu'une tenaille, ce livre ne devrait pas dépareiller la bibliothèque canaille de cadres moyens qui, dans leurs banlieusardes maisons « Phénix », tenteraient de s'essayer laborieusement à quelque pitoyable partouze.

La vulgarisation de la licence nous

montre là son aspect le plus détestable : l'imbécile confusion.

(1) Absence de concombres, étonnant ! En revanche, les splits sont toujours avec boules (de glace, de purée, de tomates, etc.).

(2) Dans lesquels coule l'inévitable Fine Champagne V.S.O.P. Vous pouvez vous toucher... L'un d'eux, dans un fascinant trip sado-maso, est enchaîné avec des spaghetti de bonne taille.

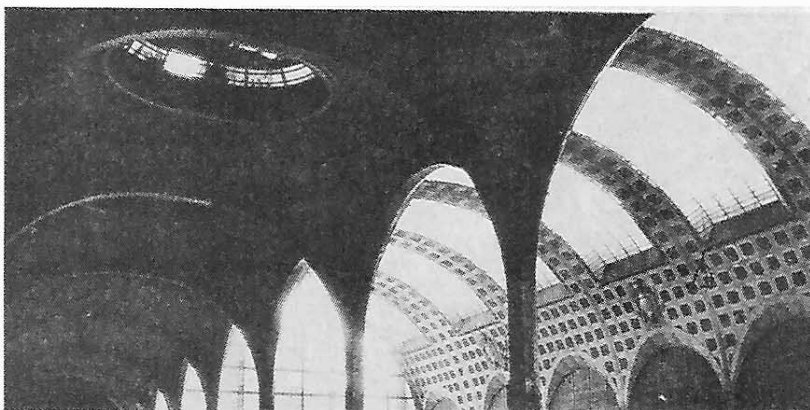


VISITONS

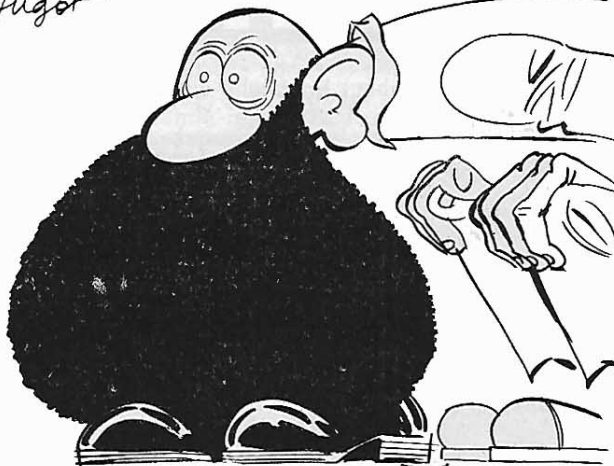
LE Musée du XIX^e siècle, dans les bâtiments de l'hôtel et de la gare d'Orsay, est ouvert au public depuis le 14 mai; quand bien même les aménagements intérieurs décevraient certains, il

faut se féliciter de voir cette architecture conservée et devenir le temple d'un siècle si longtemps décrié.

Jean-Marie de Busscher



Hugot



AU THÉÂTRE

TROIS COUPS, LE GRAND RIDEAU ROUGE COMMENCE À ÊTRE RONGÉ PAR LES TERMITES QU'UN NABOT VIENT D'AMENER DANS UNE BOÎTE.

LE BAS DU RIDEAU, MAINTENANT BIEN ENTAMÉ, DÉCOUVRE UN PETIT BONHOMME À IMMENSE BARBE MASQUANT TOTALEMENT SON CORPS À L'EXCEPTION D'UNE PAIRE DE CHAUSSURES NOIRES BIEN CILÉES DÉPASSANT DU BAS DE LA TOUFFURE. SANS DOUTE LE NABOT DES TERMITES, LA TROUPE NE POUVANT CERTAINEMENT PAS ENTREtenir DEUX NABOTS.

POURTANT DES TERMITES S'ATTACHENT À SA BARBE ET ON CONSTATE AVEC SURPRISE QU'IL N'Y A RIEN D'ARRIÈRE LES POILS ET QUE LES CHAUSSURES CIRÉES SONT VIDES. LA TÊTE MISE À NU NE LAISSE AUCUN DOUTE : IL NE S'AGIT PAS DU NABOT. ON SE REND VITE COMPTE QUE LE NE TIEN PAS SEULE EN LAIR, UN CORPS EST ACCROUPI DERRIÈRE ELLE. L'ENSEMBLE SE RELEVÉ, C'EST UN HOMME GRAND, FORT ET BEAU, LE MEILLEUR COMÉDIEN DE LA TROUPE, PENSE-T-ON, SON IMITATION DU PETIT BARBU ÉTAIT EXACTEMENT DÉLICIEUSE.

LES TERMITES, QUI ONT FINI LE RIDEAU, DÉBARRASSENT LES PREMIERS RANGS DE LEURS VÊTEMENTS, QUELQUES FAUX RICHES GUÎSSÉS AU MILIEU DES ORCHESTRES BAÏSSANT PITEUSEMENT LA TÊTE. LES TERMITES ONT ÉPARGNÉ LEURS DESSOUS EN NYLON, SE JETANT SUR LES PORTE-JARRETTES, CULOTTES ET SOUTIENS-GORGE EN SOIE VÉRITABLE DES VRAIS RICHES QUI DEMANDENT À L'

OUVERLUSE DE FAIRE DÉPLACER LES SURPLACES.

D'AUTRES COMÉDIENS, QUATRE OU CINQ, VIENNENT FAIRE LE PETIT BARBU, MAIS ON NE SE LAISSE PLUS PRENDRE À LA SUPERCHERIE.

PROTÉGÉS DU FROID PAR LEURS VÊTEMENTS TOUT NYLON, LES COMÉDIENS, QUI ONT FAIT COUPER LE CHAUFFAGE, S'AFFAIRENT AUTOUR D'UN MÉTIER À TISSER. LE PROGRAMME PRÉCISE EN EFFET QUE LE DIRECTEUR DU THÉÂTRE A EXIGÉ DANS LE CONTRAT QUE LE REMPLACEMENT DU RIDEAU SOIT À LA CHARGE DE LA TROUPE. UN RAPIDE AMÉNAGEMENT DU SCÉNARIO A PERMIS DE REMPLACER LE CANAPÉ PAR UN MÉTIER À TISSER ET LE PLACARD PAR UN ÉLEVAGE DE VERS À SOIE. ET LE RÉGULATEUR EST, MA FOI, CONVAINCANT.

LES TERMITES, QUI EN ONT TERMINÉ AVEC L'ORCHESTRE, S'ATTACHENT AU POULAILLER. UNE FAMILLE ENTIÈRE D'OURS EN PELUCHE, ATTIRÉE PAR LE MATRAQUAGE PUBLICITAIRE ENTOURANT LA SORTIE DE CETTE PIÈCE, EST COMPLÈTEMENT ANÉANTIE. SEULES SUBSISTENT QUELQUES ARMATURES EN FER.

ON N'EST PAS PRÈS DE REVOIR DES OURS EN PELUCHE AU THÉÂTRE : « LES TROUPES SERVIENT-ELLES, OU SE SE SERVIENT-ELLES DU THÉÂTRE ? »

SUR SCÈNE, ÇA SE GÂTE. UN NOUVEAU PERSONNAGE A FAIT SON APPARITION. IL CHERCHE L'AMANT DE SA FEMME DANS LE PLACARD. LES VERS À SOIE EN PROFITENT POUR S'ENFUIR. ILS TRICOTENT UN RIDEAU DE SCÈNE EN COM-

MENÇANT PAR LE BAS, CE QUI MASQUE RAPIDEMENT LES ARTISTES. ON ENTEND ENCORE ICI OU LÀ UN BOUT DE DIALOGUE : « QUI A EU L'IDÉE DE L'AMANT ? ».

LE RIDEAU EST TERMINÉ, LE NABOT VIENT ANNONCER LA FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PENDANT L'ENTRÂCHE, LES VERS TRICOTENT INUTILEMENT DES PULLOVERS AUX SPECTATEURS, PUISQUE LE CHAUFFAGE A ÉTÉ RALLUMÉ. JE VAIS AU BAR. LES TERMITES Y SONT DÉJÀ. ILS ONT BU PLUS QUE DE RAISON. LE SOL EST COUVERT DE VOMI VIN-SOIE. IMMONDE. DES GENS GLISSENT DEDANS. JE SORS PRENDRE L'AIR.

JE NE SAIS PAS SI J'Y RETOURNERAI. JE VAIS PLUTÔT ALLER AU STADE

écrit
à la
main

AU STADE

LES ATHLÈTES DISTRIBUENT DES CAILLOUX AUX SPECTATEURS. J'EN PRENDS UN GROS. DANS TROIS MINUTES, ÇA COMMENCE. LES ATHLÈTES ONT QUITTÉ LES GRADINS ET ENLEVÉ LEURS VÊTEMENTS. IL NE PORTENT DES SOUS EN TOUT ET POUR TOUT QU'UN COMPLET-VESTON TROP PETIT POUR EUX. LE PANTALON TIENT AVEC DE LA FICELLE ET LA BRAGUETTE BEAUTE LAISSE APPARAÎTRE LA VELLURE DU PUBIS. LA VESTE N'EST FERMÉE QUE D'UN BOUTON, ET IL NE FAUDRAIT PAS TROP REMUER

POUR QU'IL CÈDE. JE REJONDAIS NOTRE ÉQUIPE AU TIG-SU RAYÉ DES COSTUMES, ET NOS JOUEURS AU NUMÉRO QU'ILS PORTENT DANS LE DOS.

L'ÉQUIPE ADVERSE, DONT LES SUPPORTEURS ONT FAIT LE DÉPLACEMENT À QUELQUES CENTAINES SEULEMENT, N'EN MÈNENT PAS LARGE.

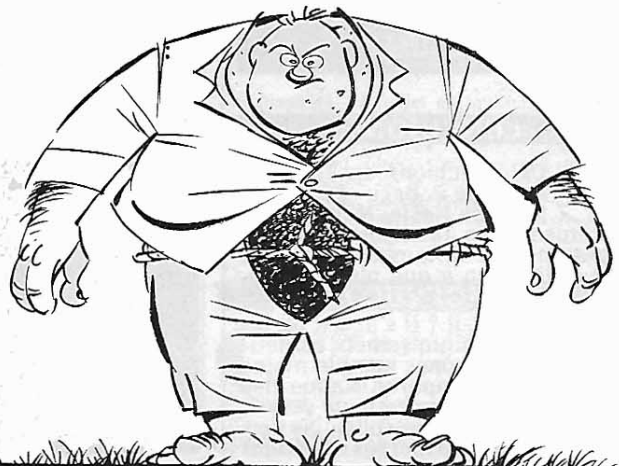
L'ARBITRE DONNE UN COUP DE REVOLVER DANS SON SIFFLET. AUSSI TÔT LES COSTUMES À CARREAUX SE PLACENT DEVANT NOS JOUEURS POUR RECEVOIR LES CAILLOUX À LEUR PLACE SANS ÉVITER LES CAILLOUX DE LEURS SUPPORTEURS QUE NOS JOUEURS TENTENT DE RECEVOIR AUSSI ; IL N'Y EN A PAS BEAUCOUP, MAIS C'EST TOUTJOURS ÇA DE PRIS.

PREMIÈRE SALVE : ON A DESCENDU DIX DE NOS JOUEURS ET LES AUTRES SEULEMENT TROIS. C'EST BON.

LES RESCAPÉS RAMASSENT LES CAILLOUX ET NOUS LES RAPPORTENT. IL Y EN A UN QUI SE CONTENTE DE LES RELANCER. L'ARBITRE DONNE UN COUP DE REVOLVER, DANS SON SIFFLET, C'EST L'EXPLUSION. LE PUBLIC N'EST PAS CONTENT PARCE QUE C'ÉTAIT UN COSTUME RAYÉ, SÛR QU'IL A FAIT EXPRES DE SE FAIRE EXPULSER POUR PORTER LE SCORE DE SON ÉQUIPE À QUATRE.

DEUXIÈME SALVE. ON A DESCENDU TOUTS NOS JOUEURS LES COSTUMES À CARREAUX SE RETROUVENT À QUATORZE DEBOUT SOUS LES SIFFLETS DE LEURS SUPPORTEURS ET NOS SARCASMES PAR MILLIERS.

ON A ENCORE GAGNÉ À DOMICILE. MAIS ON PERDRA À L'EXTÉRIEUR, C'EST FATAL. TANT QU'ON N'AURA PAS REVU LES RÈGLES, ÇA SERA TOUTJOURS COMME ÇA.









,,,SSSSSSSTOCSSSSSSSSSTOCSSSSSSSSSSSTOCSSSSSSSSSSSTOCSSS



ONIRIK PARK

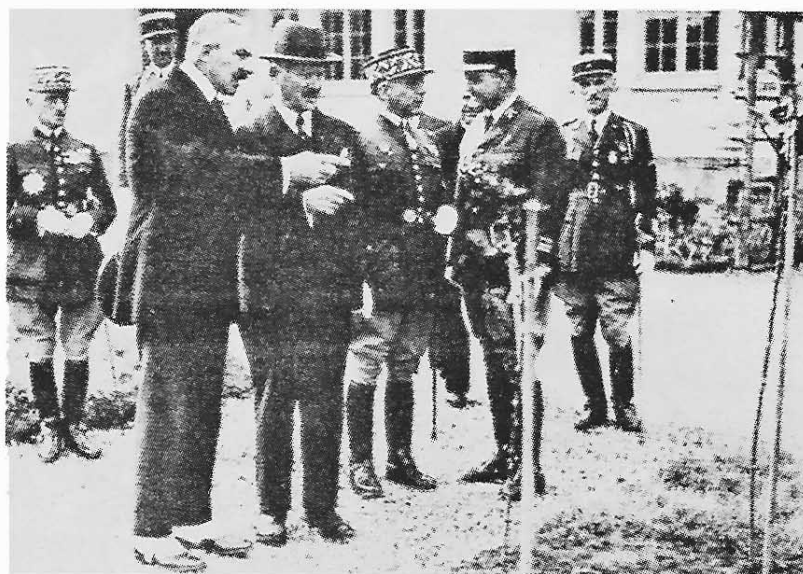
**MÊME EN FORÊT!
RESPECTEZ LA
SIGNALISATION**

SECURITE

DOMMAGES

C'EST avec la ferveur des catéchumènes enfouissant leur foi au plus profond des catacombes de la Rome antique que la Défense nationale des années folles veut enfouir ses espérances d'une paix marcescible (1) dans les maginoltiennes galeries souterraines qui, de la Meuse au Rhin, courent bientôt de cœurs-forteresses en coupoles et casemates afin de mieux protéger des Teutons menaçants une France sans doute victorieuse mais exsangue.

Certes, ce prosélytisme défensif et son objet, le projet de fortifications, sont coûteux : 3 milliards 300 millions de francs, soit plus de 400 milliards de nos francs ! Sans compter les inévitables rallonges... Pourtant, soutenus par l'éloquence d'André Maginot (2), les sinistres souvenirs de la récente violation du territoire (3) alliés à l'insoutenable angoisse des futures « classes creuses (4) » convaincront les parlementaires de l'urgence et leur feront voter les nécessaires crédits (5). Le projet de fortification des frontières se métamorphosera en loi. Celle du 14 janvier 1930, qui donnait cinq ans au gouvernement pour « enterrer » ses forteresses, plus connues sous le nom de Ligne Maginot. Délai-défi pour un programme tout à la fois de taupes et de titans (6) ! Lotissant le sous-sol des glacis vosgiens, ce sera la CORF (Commission d'organisation des régions fortifiées), héritière de la CDF (Commission de défense des frontières), qui elle-même avait succédé à la CDT (Commission de défense du territoire)... ce sera donc cette CORF, disais-je, qui, avant de devenir la CEZF (Commission d'étude des zones fortifiées), procédera (dans les délais) à l'établissement de ces poulpes pétrifiés (7). Le dira-t-on jamais assez, ces délais-là furent respectés. Et, aussitôt, explosent et s'enchaînent les métaphores : « Moderne muraille de Chine », « Rempart inviolable » ou « Citadelle inexpugnable ». On en viendra même à identifier les ouvrages de la Ligne à des « cuirassés enterrés » ; au point d'en appeler les garnisons des équipages dont les commandants seront, bien sûr et dans la plus belle tradition



Monsieur Paquet (guêtres) montre au président Lebrun les premiers plants de la « Rose de la Ligne Maginot »

de « la » Royale, après Dieu les seuls maîtres à bord !

Le seul inconvénient de la « Moderne muraille de Chine » était d'être hélas bien moins longue que son asiatique ancêtre. Elle s'arrêtait précisément là où les panzers de Guderian allaient, suivant le plan de Manstein, simplement sinon prestement passer... Pourquoi, diable, la CORF, la CEZF, la CDT ou la CDF n'y avaient-elles pas pensé, se demanderont, ahuris, maints et maints intelligents lecteurs... C'est que la Belgique était considérée comme un tampon suffisamment épais et que les forêts ardennaises étaient réputées impénétrables (8). Mais laissons là cette-mon-Dieu-bien-légère-erreur d'appréciation (9) et, avant de nous lancer dans l'étude des dotations en munitions, armements de tourelles et autres plans de tir de cette Ligne Maginot aux rouages si finement huilés, laissez-moi vous conter une belle histoire, une histoire si française, une histoire toute simple qui, mieux que de longues exégèses, nous révèle notre haut degré de civilisation...

Par une belle soirée de l'automne 1938, non loin d'un petit village lorrain niché à flanc de coteau sur la rive droite de la Moselle, M. Jean Paquel, administrateur de sociétés, donne une brillante soirée dans sa propriété. De la terrasse domi-

nant les paresseux méandres de la rivière, des roses, les milliers de roses du parc embauvent l'air tiède du crépuscule voluptueux. Les dames sont en robe longues, les militaires en grand uniforme. M. Paquel montre ses roses au général Giraud, présentement gouverneur militaire de Metz. Le général parle de la ligne Maginot, des hommes de forteresse qui bâillent d'un claustrophobe ennui, et des barbelés, de l'éternelle et humide pénombre, et du béton, du béton, du béton... « Fleurissez-le, mon général », lance Jean Paquel en manière de boutade, « plantez-y des rosiers ! La rose n'est-elle pas le symbole de la beauté ? » Pour le brave gouverneur militaire, ce n'est pas une boutade : « Excellente idée », dit-il à son hôte, « voulez-vous essayer de la concrétiser ? » L'administrateur de sociétés est pris au piège. Cependant, si une légère ombre d'hésitation voile un instant le beau visage du P-DG, elle exprime moins le doute dans l'entreprise que la réflexion nécessaire à son succès... Dans la seconde qui suit, l'association philanthropique *La Rose à la Ligne Maginot* est née, et la maréchale Lyautey va en présider le Comité d'honneur. A Paris, aussitôt, le général de Gaulle prend la tête du Comité d'action, et Mme de Bertier de Sauvigny celui du Comité des Dames. Et immédiatement, c'est le succès ! La

DE GUERRE



Convivialité homosexuelle ? Non ! Séance d'ultra violets à des mètres sous terre dans une forteresse.

Société française des rosiéristes et son président, M. Croibier, ne tardent pas à envoyer les premiers plants tandis que, parmi les membres de l'association, on relève des noms prestigieux : le général Weygand, Louis Marin, l'ancien ministre, et les Académiciens Louis Madelin et Henri Bordeaux... Henri Bordeaux qui écrit dans *Le Jour-Echo de Paris* : Il faut que toute la France coopère à cette nouvelle forme d'assistance par la grâce des fleurs... Il faut que les roses pleuvent. C'est une idée française, à la fois fantaisiste et raisonnable. Le plus humble soldat de France respirera sa rose après l'exercice et sa garde à la frontière s'embellira de ce symbole d'amitié. Et les dons d'affluer (10)... Et, par les crêneaux, l'évanescence parfum des roses d'humainement nuancer les âcres fragrances de la cordite...(11).

Jean-Marie de Busscher

(1) De cette prévisible flétrissure les rieurs alliés du traité de Versailles (Diktat) sont la cause. Le « Vae Victis » du Gaulois Brennus ne fut, pour les Allemands de 1919, ni un euphémisme ni un vain mot !

(2) « Notre couverture doit, en cas de conflit, être renforcée », précise-t-il, « par ce qu'on appelle le rappel des disponibles, c'est-à-dire le rappel des trois dernières classes rentrées dans leurs foyers. On peut même dire que notre couverture du temps de guerre repose presque exclusivement sur ce rappel des disponibles. Mais il s'écoulera forcément quelques jours avant que les disponibles aient rejoint leurs unités. Il faut donc que pendant ces quelques jours, dans l'hypothèse d'une attaque brusquée, nous soyons en mesure d'empêcher l'ennemi de nous envahir, de mettre la main sur des richesses minières et industrielles indispensables à nos fabrications de guerre, de gêner et peut-être paralyser notre mobilisation ». En 1929, André Maginot, ministre de la Guerre, ne pouvait prévoir que l'armée française aurait toute la « drôle de guerre » (huit longs mois) pour mobiliser et se retourner. Emporté par la fièvre typhoïde le 7 janvier 1932, il ne pouvait pas non plus prévoir que le maréchal Pétain ferait passer la Ligne Maginot en dessous des « richesses minières et industrielles » (c'est à dire, sous Longwy et ses aciéries). Le maréchal estimait, en effet, que « la défense du pays devait primer la défense locale »...

(3) Qu'accompagne toujours le sinistre cortège des ruines matérielles et des désolations morales.

(4) Ce sont celles de 1935. Et elles sont creuses à cause de la bien involontaire carence « inséminatoire » des fantassins de 1915 ; les malheureux ne pouvaient être tout à la fois au lit et à la tranchée...

(5) Tous ne sont pas d'accord, notamment ceux de l'opposition de gauche. L'un d'eux, sorte de voyant illuminé (il s'agit de René Burtin, député de Louhans), déclara même que la Ligne Maginot ne servira à rien car, dit-il, « si autrefois, selon la tactique napoléonienne, il fallait lancer la force numérique à l'endroit vulnérable de la frontière, demain, pour vaincre, la forme de la guerre ayant changé, l'objectif sera de détruire les centres industriels, de frapper de panique les populations, de suspendre toute vie sociale chez l'adversaire que l'on obligera ainsi à signer la paix. L'arme aérienne, à mon sens, aura le pas sur tout autre ». Il est amusant de constater que même le père du fer de lance mécanisé français (le général de Gaulle, qui, soit dit en passant, ne fera que reprendre et défendre les vieilles thèses des généraux Estienne et Delestraint, mais au bon moment... était pour. Ce père prônant la mise sur pied « d'unités cuirassées » et leur dynamique emploi « en masse profonde » se révélait, en 1925, dans son étude donnée à la « Revue militaire française », comme un chaud partisan de la fortification statique : « ... En matière d'organisation défensive », écrit-il, « le sentiment de la continuité de notre histoire conduit à cette conclusion : la fortification de son territoire est, pour la France, une nécessité nationale permanente ! » Membre du cabinet Pétain (alors vice président du Conseil supérieur de la guerre, 1925), le commandant de Gaulle ne disait pas « merde à Vauban ! ».

(6) 12 millions de mètres cubes de terrassement, un million et demi de mètres cubes de béton, 150 000 tonnes d'acier, 450 kilomètres de routes et de voies ferrées, et plus de 100 kilomètres de galeries, rien que pour les gros ouvrages, et donc sans parler de la poussière de blockhaus qu'à tour de bras on construit et qui faisait dire au colonel Victor Bouchon que « si la drôle de guerre avait duré cinq ans de plus, de ligne en ligne, on fortifiait jusqu'à Clermont-Ferrand... ».

(7) Poulpes ? Hé, oui ! Dans ces ouvrages où chaque galerie est comme un tentacule que l'ennemi peut trancher sans priver le cœur souterrain de vivre (et donc de battre, sinon de se battre), c'est bien le poulpe qui vient à l'imagination. A qui doit-on ce plan qui révolutionne le vaubanesque art des fortifications ? Au colonel Tricaud, un officier du Génie des plus brillants.

(8) A ces raisons s'ajoute qu'il apparaissait aux états majors comme tout à fait impensable que les Allemands rééditent l'attaque de 1914 par la Belgique.

(9) Qui ne fut pas sans comporter quelque avantage puisqu'elle permit à nos chers parents de mieux apprendre à connaître leurs chers voisins...

(10) Parmi ces dons, il n'y eut pas que des rosiers... Mais aussi des *Polyantha*, des *Né-gondo*, des *Prunus* et des *Wichuriana*. C'est ça, l'individualisme français !

(11) C'était aussi ça, la France.

DARD (FRÉDÉRIC) : Pourquoi inclure dans le « Petit Dico » (de la S.-F.) l'auteur de l'incroyable San Antonio ? D'abord parce qu'il est né à Bourgoin-Jallieu (dans l'Isère), et que c'est là que je suis né également. Ensuite parce que bon nombre des romans de suspense qu'il publie sous son véritable patronyme ont souvent un éclairage (ce qui est une façon d'écrire, puisque le terme obscurité n'existe pas... ou alors il faudrait dire assombritude ?) presque fantastique, à la façon des ouvrages similaires de Robert Bloch ou de Boileau-Narcejac. Lisez par exemple *le Monte-charge* et vous verrez de quoi je cause. Et surtout parce qu'il a écrit récemment un petit recueil de nouvelles, *Histoires déconcertantes* (Fleuve Noir - F. D. spécial 100), qui sont de la plus pure veine fantastique. En général ce sont des histoires de morts qui reviennent, sous une forme ou une autre, et même si on (les puristes) peut reprocher à Dard d'écrire un peu vite et d'avoir parfois piétiné les sentiers foulés, les vingt petits contes qui composent ce recueil sont de jolis petits bijoux sombres qui s'avèrent comme des bonsbons fondants. On n'a pas peur de la métaphore ni des clichés, ici. Mais c'est qu'on écrit vite, et qu'on piétine les sentiers foulés.

DANS L'ABÎME DU TEMPS : Recueil de quatre nouvelles de Lovecraft, publié en 1954 dans la toute jeune collection « Présence du futur » de chez Denoël, dont il portait le numéro 5. Ce recueil faisait suite, si on peut dire, à *la Couleuvre tombée du ciel* (numéro précédent), qui avait révélé en France le « génie d'Arkham ». Les textes qui le composent sont parmi les meilleurs de l'auteur : *L'Appel de Cthulhu* (1927), *la Maison de la sorcière* (1933), *les Montagnes hallucinées* et *Dans l'abîme du temps* (toutes deux de 1936) appartiennent à la période de maturité de Lovecraft, et roulent tous sur son thème de prédilection, le contact onirique d'hommes de notre temps avec les entités monstrueuses qui nous ont précédés sur Terre. Intimiste comme la *...Sorcière* (où un étudiant est capté par l'esprit d'une sorcière ayant habité jadis la chambre qu'il occupe), ou plus tournée vers l'épopée horrifique, comme les *Montagnes...* (une expédition au pôle Sud dé-

PETIT DICO DE LA S.F.

couvre les descendants des « grands anciens », chacune de ces nouvelles est à lire, au moins pour se faire un avis sur un écrivain fort controversé, et à juste titre.



illustration par Bruant

DANS LE TORRENT DES SIÈCLES : Roman de Clifford D. Simak, publié en feuilleton dans *Galaxy*, sous le titre *Time quarry*, à partir d'oc-

tobre 50 (et dans l'édition française en novembre 1953, numéro 1 et suivants...). L'édition définitive en volume est titrée aux États-Unis *Time and Again*, ce pourquoi la première version livresque en France, au Rayon Fantastique, s'appelait curieusement et plutôt maladroitement *De temps à autres* (traduction de ce farceur de Pierre Versins, en 1961). Le beau titre torrentueux fut heureusement rétabli à l'occasion d'une nouvelle traduction en *J'ai lu* (n° 500).

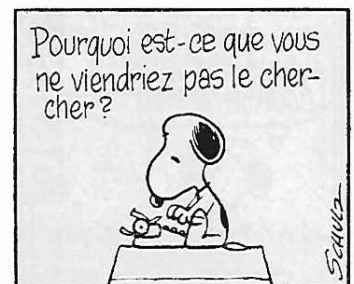
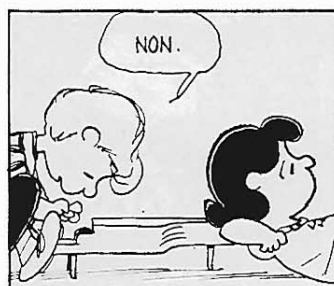
Toutes ces précisions oiseuses et ne pouvant intéresser que les spécialistes (qui les savent déjà et sont même capables d'y détecter des erreurs...) ne sont là que pour servir de hors-d'œuvre à un des plus splendides romans que la S.-F. ait conçu, à placer dans la caisse contenant les dix... bon, disons les vingt romans du genre à emporter sur son île déserte une fois éclatée la G.M.3. Le décor en est un très lointain futur où la race humaine s'est répandue dans toute la galaxie, aidée par des créatures biologiques à son image, les androïdes, qui sont en réalité des sortes d'esclaves canalisant les pulsions racistes de la bête humaine-qui-n'a pas-changé-malgré-tout-ce-temps. Le roman débute alors qu'un homme qui est théoriquement mort, Asher Sutton, revient sur Terre, sans mémoire, le corps mystérieusement reconstruit, à bord d'un astronef hors d'usage. Dès son retour, toutes les polices de la Terre ont ordre de l'abattre à vue, car Sutton a écrit - ou écrira, on ne sait trop, et lui moins que quiconque - un livre qui prouve d'une façon irréfutable que les androïdes sont les égaux des hommes, ce qui doit, dans le futur, établir la reconnaissance de leurs droits...

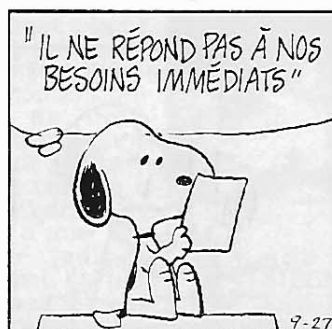
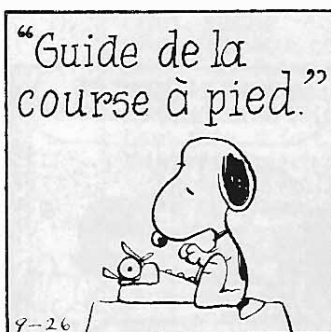
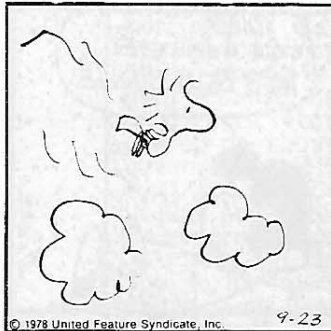
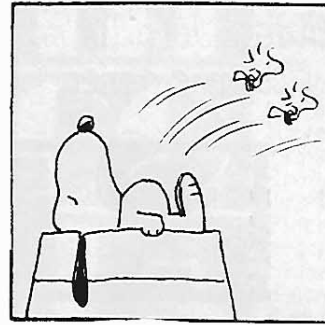
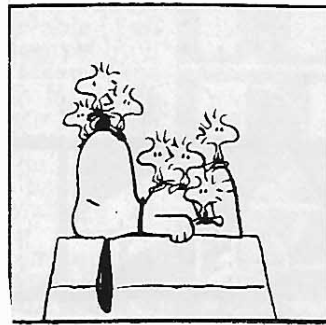
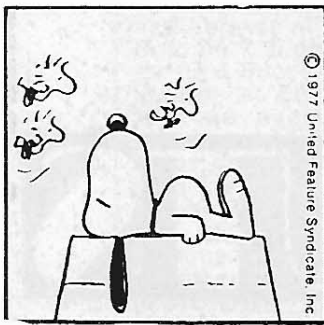
Space-opera et time-opera touffu, *Dans le torrent des siècles* est aussi un suspense sans bavure, et surtout un admirable plaidoyer antiraciste ou, plus largement et plus simplement, un chant profond pour la reconnaissance de toutes les différences, dans lequel Simak a mis son amour très terrien, très boue-sur-la-semelle et pollen-dans-les-narines, pour les gens, les animaux, la nature. Toute son œuvre ultérieure, vaste, ne sera qu'une suite de variations sur *Time and Again*, une réussite majeure qu'il ne parviendra jamais à égaler vraiment.

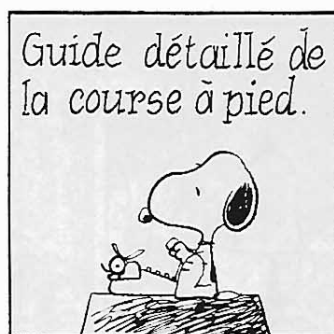
Andre von

schulz

PEANUTS

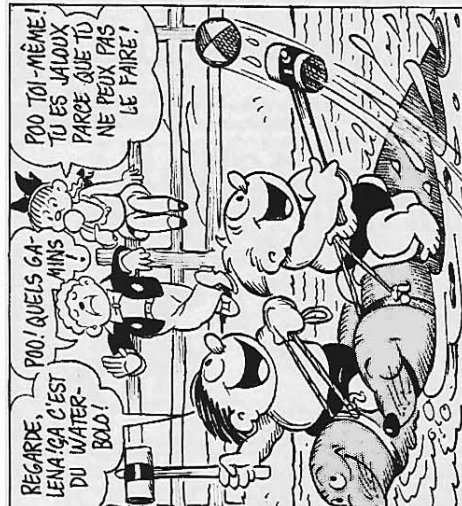






THE KATZENJAMMER KIDS

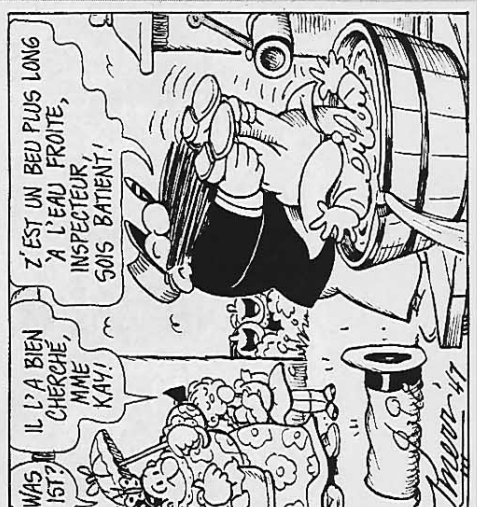
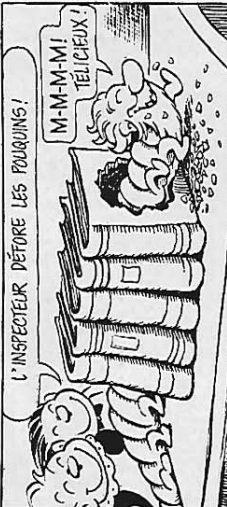
by Kneer, Kids
Registered U. S. Patent Office.



THE KATZENJAMMER KIDS

by Kneer

Registered U. S. P.



'THE SQUIRREL CAGE'

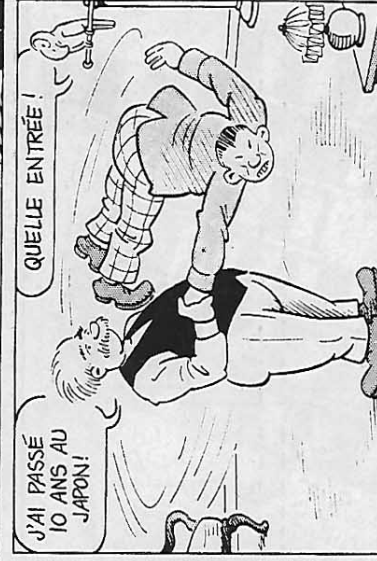
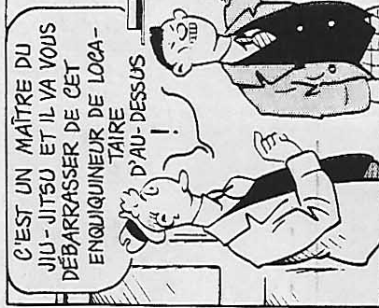
PI Gouffon.
Registered U.S. Patent Office.



'THE SQUIRREL CAGE'

By Gene Ahern.

Registered U.S. Patent Office

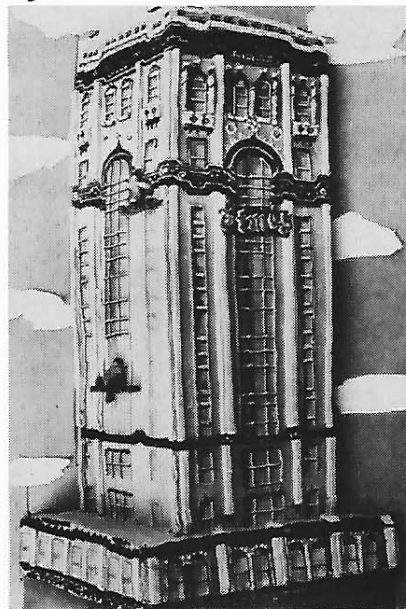


NEW YORK

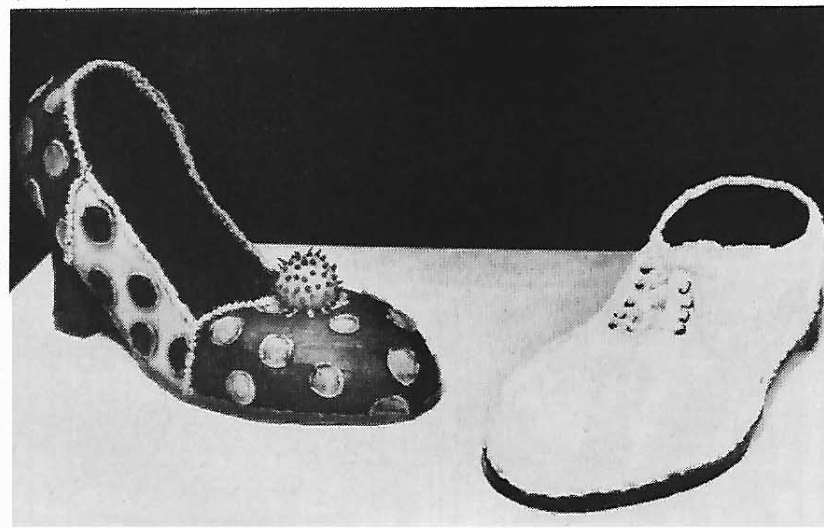
LA vie d'artiste, à Soho, ce n'est pas de la tarte. Quand Patti Paige trouve enfin un loft, elle est obligée d'enseigner pour payer son loyer. Sa grand-mère quitte la ville, lui laissant un rouleau à pâtisserie comme héritage et sa recette de petits fours (« cookies ») à la noix. Patti - qui, à l'époque, est sucrophobe, et qui ne mange même pas du maïs en boîte pour éviter le sucre - fait ses essais. Ses amis artistes les avalent facilement au cours des nombreuses soirées (« parties ») ; Dean and DeLuca (1) lui en commandent pour leur rayon pâtisserie. Patti commence à faire des variations. A Noël, elle se lance dans des maisons en pain d'épices qui font rêver la clientèle. On lui demande de faire la résidence d'été avec chien, pelouse et numéro sur la porte. Ça l'amuse. Elle fait des loft-buildings anciens avec des grilles en fer forgé, puis des gratte-ciel. Les constructions sont en trois dimensions, couleurs peintes au pinceau.

Au début, tout se mange. La maison « mobile » pour son père qui vend des caravanes, la chambre à coucher de sa sœur qui parle au téléphone sur un lit défait en regardant la télé. De la fenêtre, on voit Manhattan. « Patticakes » devient une affaire rentable, mais ça lui laisse peu de temps pour peindre. Elle essaye de combiner ses deux occupations en faisant des gâteaux de plus en plus colorés. On lui demande de faire un serpent de douze mètres de long pour la sortie du disque de Zappa, « Baby Snakes ». « Je voulais le même vert poison que sur sa pochette. J'ai fait beaucoup de recherches et j'ai mis une semaine pour le faire. Heureusement, j'avais deux assistantes pour m'aider. La tête était en papier mâché, pour que Zappa puisse quand même garder un souvenir de la fête. » « Si je peux, je travaille d'une traite, toute la nuit. J'aime bien être seule. Comme base, je prends une recette toute simple : du très bon beurre, des œufs, de la farine et du sucre. Je les cuit la veille pour garder la fraîcheur. Le glaçage est fait de sucre et de blancs d'œufs. Maintenant, je fais des supports en carton ou en polystyrène, c'est léger et ça me donne davantage de possibilités. Mais le « gingerbread » (un genre de pain d'épices) est très solide. Les murs peuvent tomber sans danger de fissures. »

LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES



Gâteau pour Richard Haas. Support en polystyrène, quatre-quarts, pâte d'amande, glaçage, crème au beurre.



Chaussures grandeur nature en quatre quarts et polystyrène quatre couleurs. Pour la galerie Holly Solomon.

« Mes reproductions sont très exactes. Pour le Dakota Building (2), j'ai fait énormément de diapos. J'ai fait tous les détails, même les ombres aux fenêtres. » Dans son gâteau pour Richard Haas (3), elle a utilisé quatre tons de bleu différents pour recréer un effet de lumière sur les vitres d'un building à Times Square. On voit les ouvriers sur leur échafaudage parce que Richard n'avait pas encore terminé l'immeuble. De ces œuvres, Patti n'a gardé que quelques photos.

« En fait, j'aime pas tellement les desserts. Ce qui me plaît, c'est de goûter ce qu'il y a dans les assiettes des autres au restaurant. Ça m'ennuie de manger toute une portion de quelque chose. D'ailleurs, je préfère les petits fours aux gâteaux, parce qu'on peut les manger en une seule bouchée. »

Les prix ? Elle les calcule en fonction du temps passé à les sculpter et à les peindre. Elle a horreur des douilles à pâtisserie. Un gâteau pour une trentaine de personnes vaut dans les 80 \$ (environ 300 F).

Si c'est trop cher, vous pouvez toujours jeter un coup d'œil gratis à la vitrine de « The Erotic Baker » (4). On y trouve des gâteaux-culs, des gâteaux-bites (en érection ou pas), des jolis seins roses et des vagins sucrés.

Vivian Ostrovsky

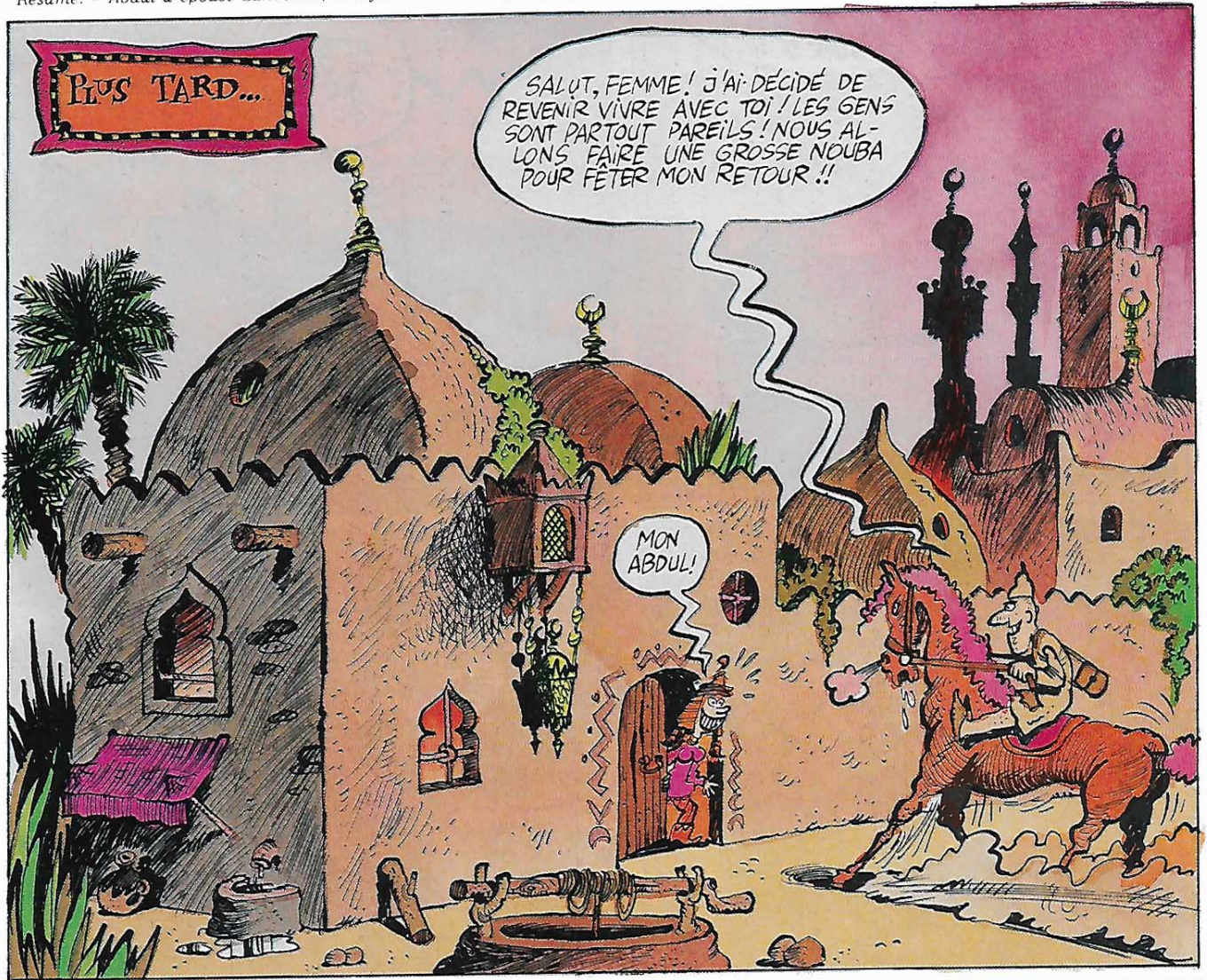
(1) Dean and DeLuca, 121, Prince Street (le Fauchon de Soho).

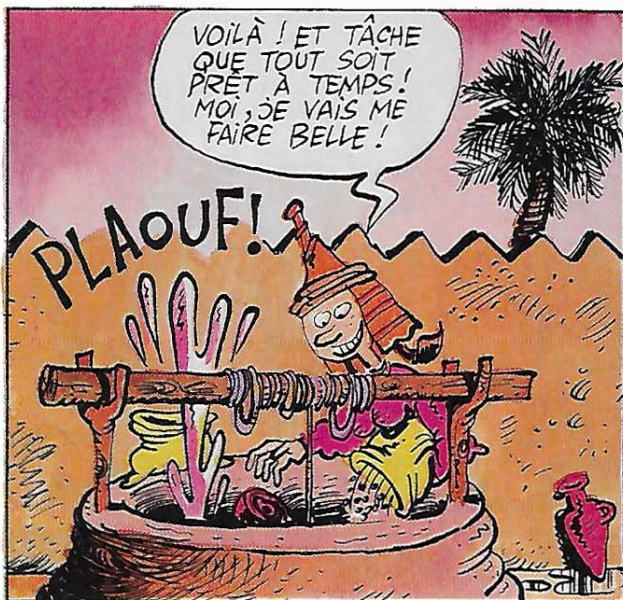
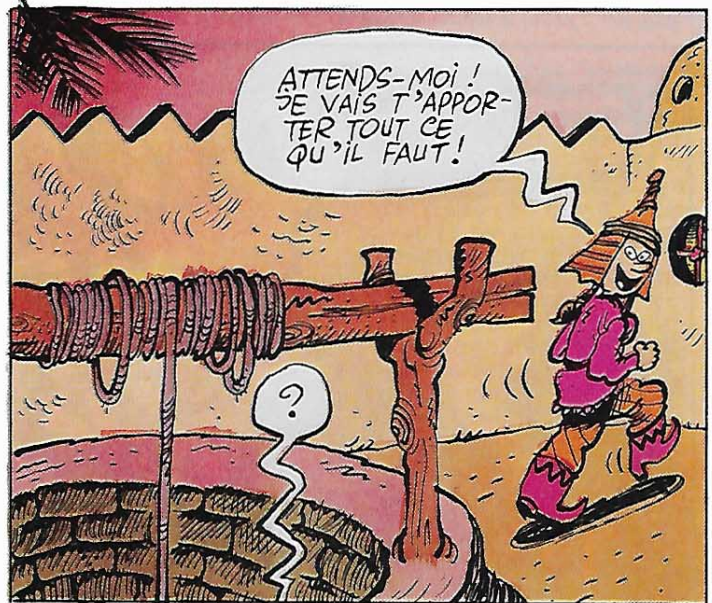
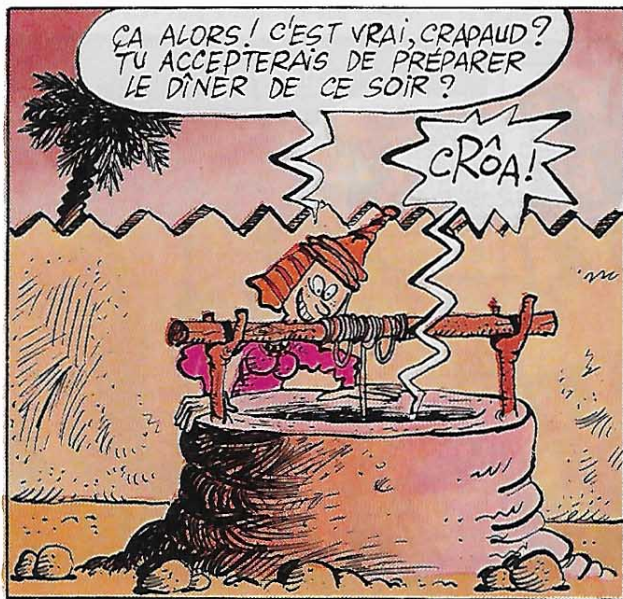
(2) Dakota Building, uptown, vers la 70^e rue. Gratte-ciel vétuste, mais élégant.

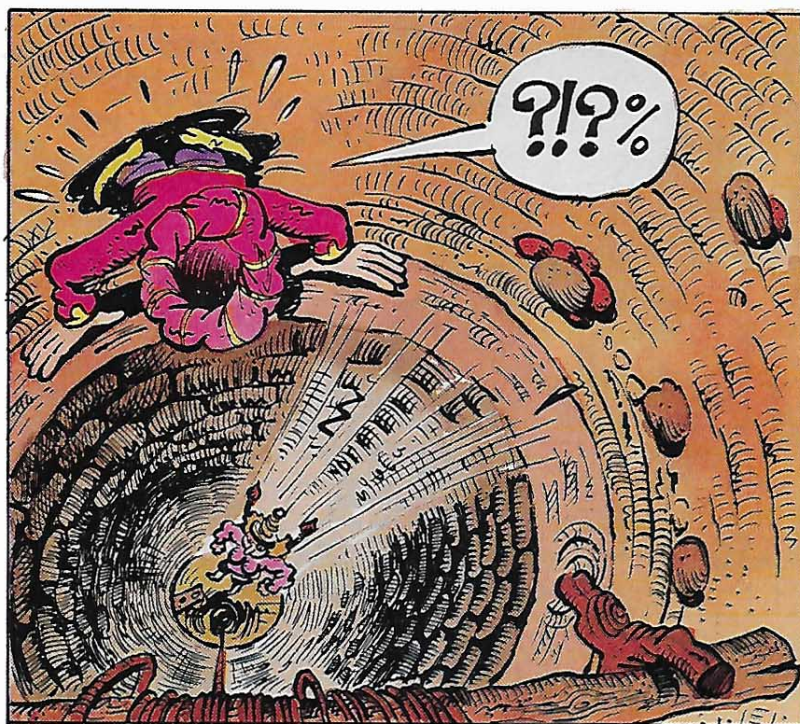
(3) Richard Haas peint New York en trompe-l'œil sur les murs d'immeubles.

(4) The Erotic Baker, 117, Christopher Street. La qualité de leur pâtisserie est moins bonne que Patticakes.

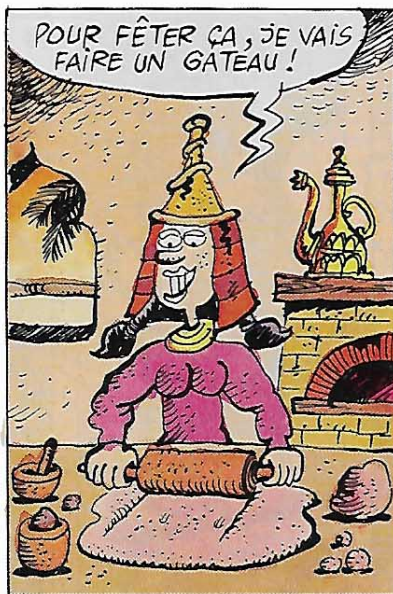
Résumé. - Abdul a épousé Zannouba, une femme si sotte qu'il préfère partir à l'aventure et ne revenir que s'il trouve plus bête qu'elle...

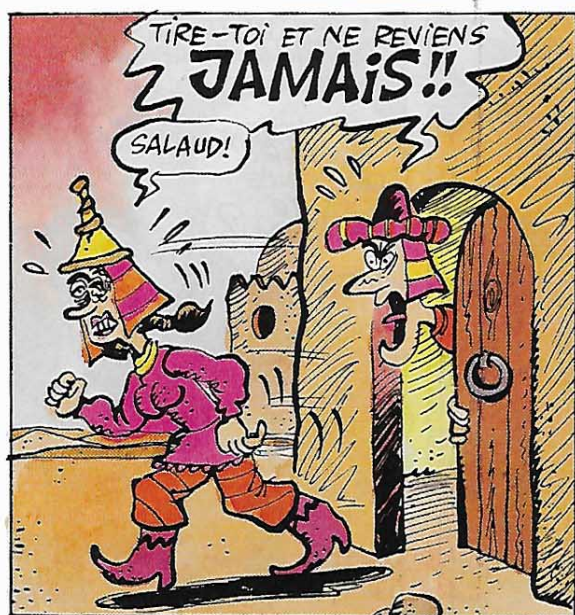
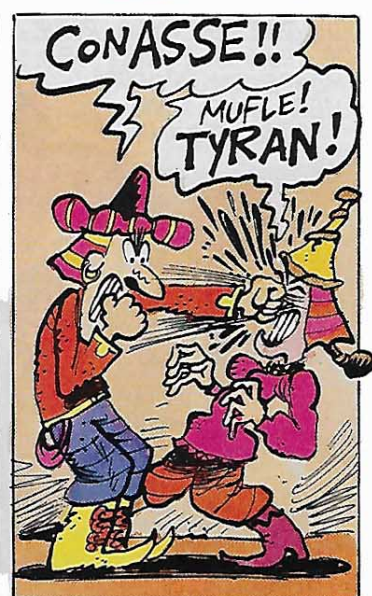


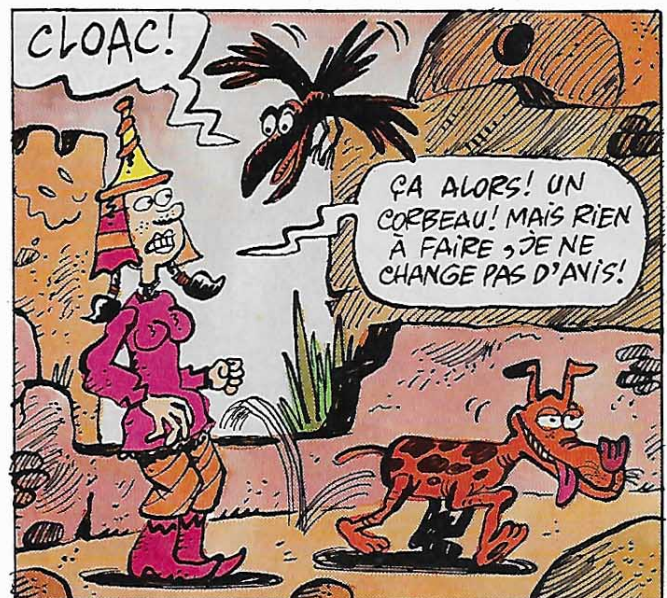


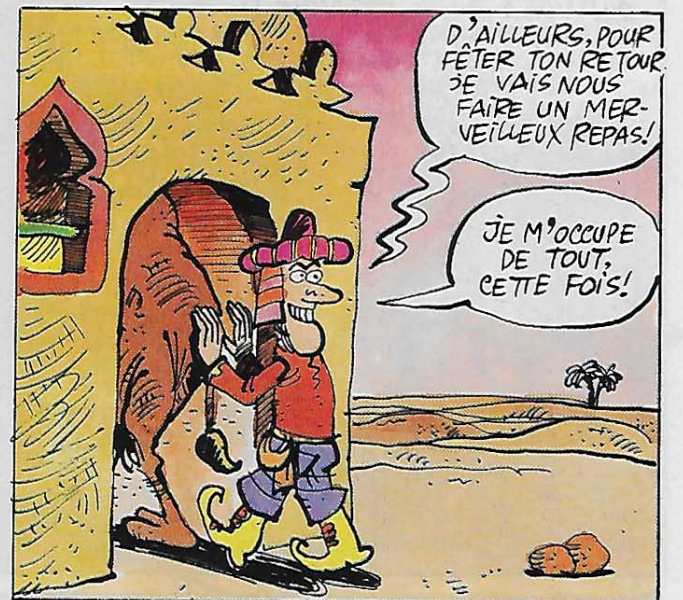
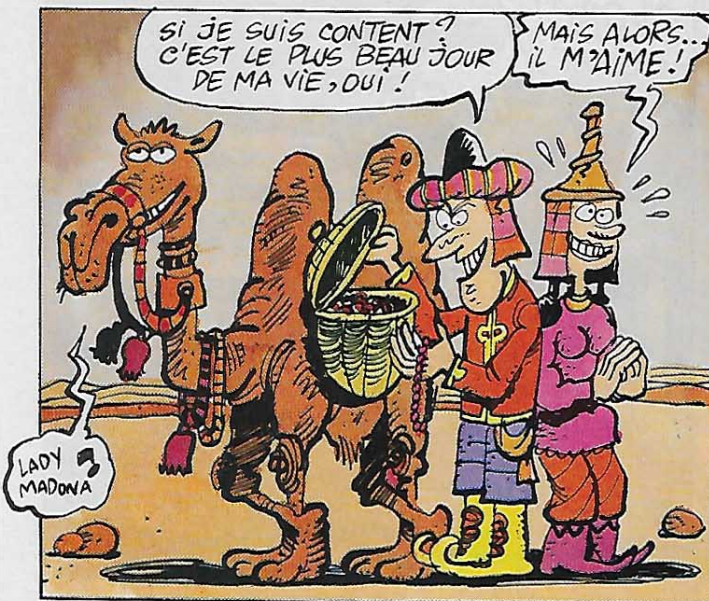


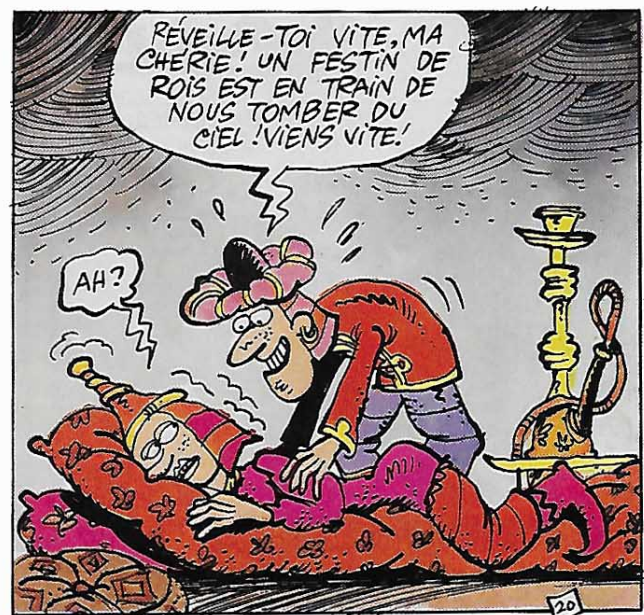
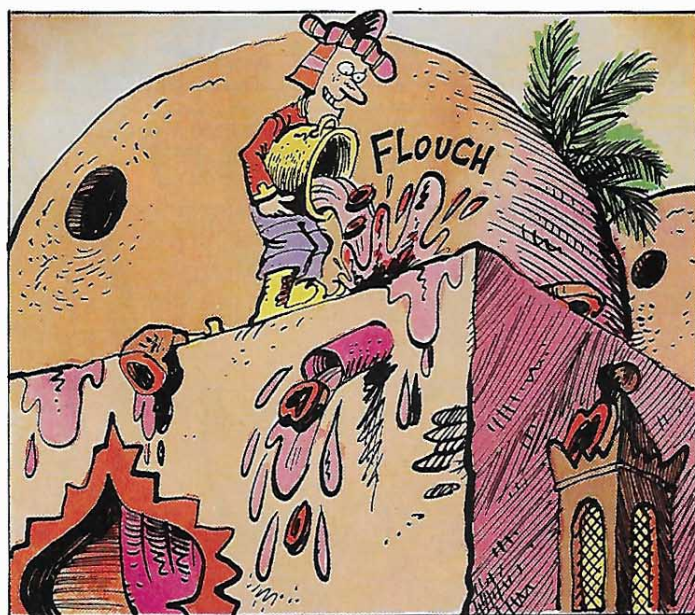
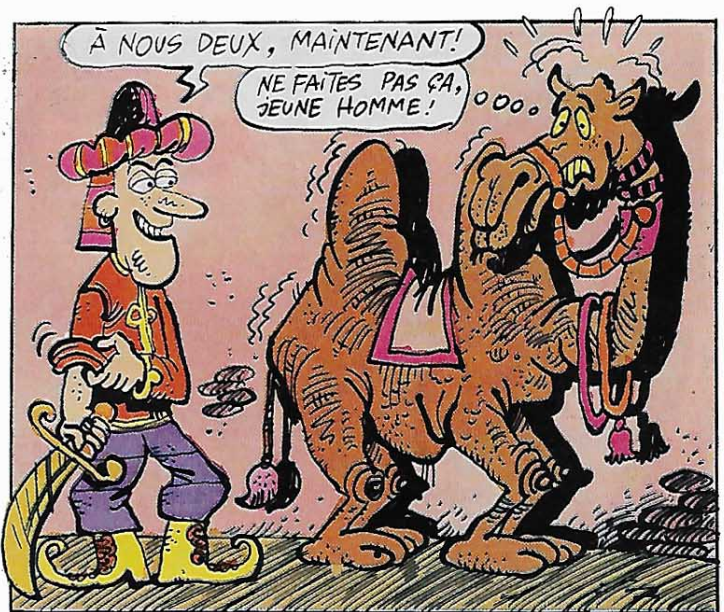


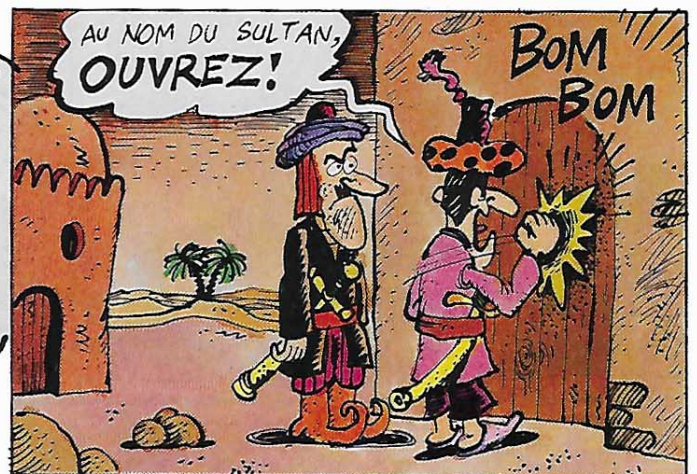


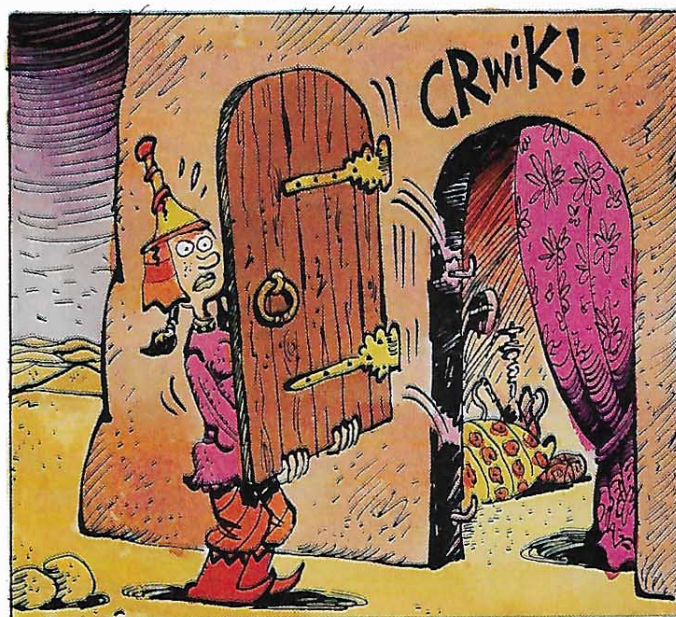


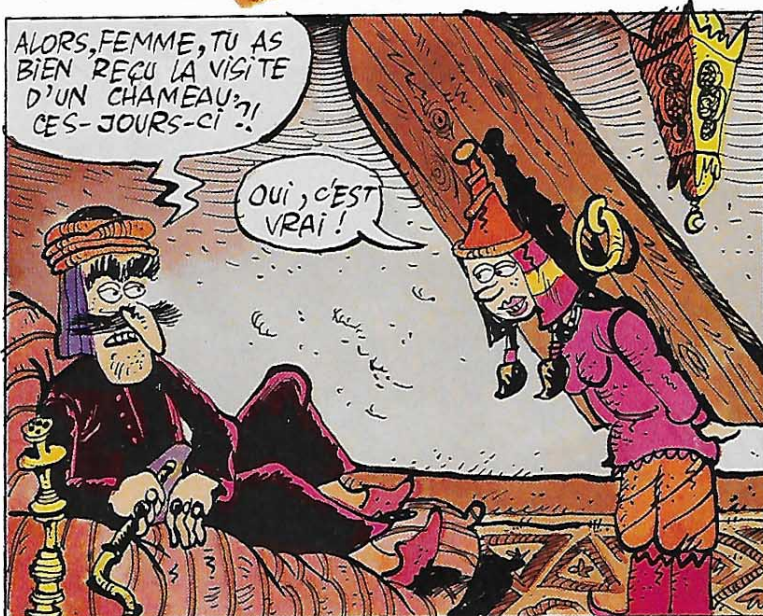


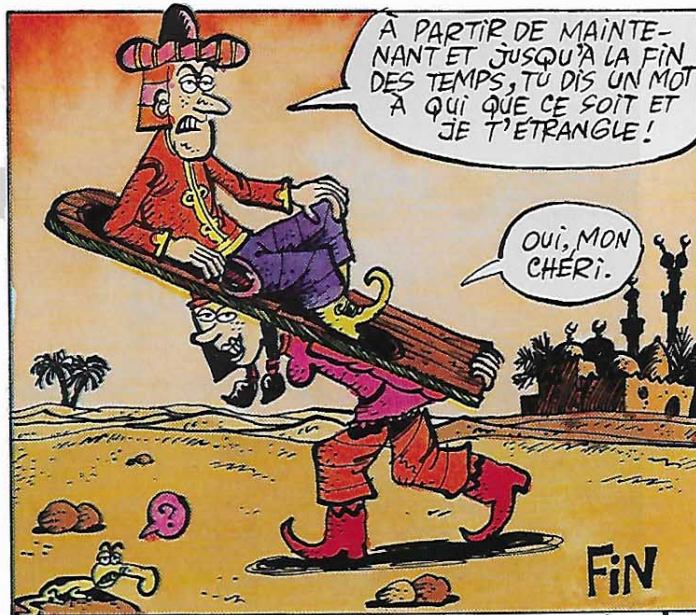
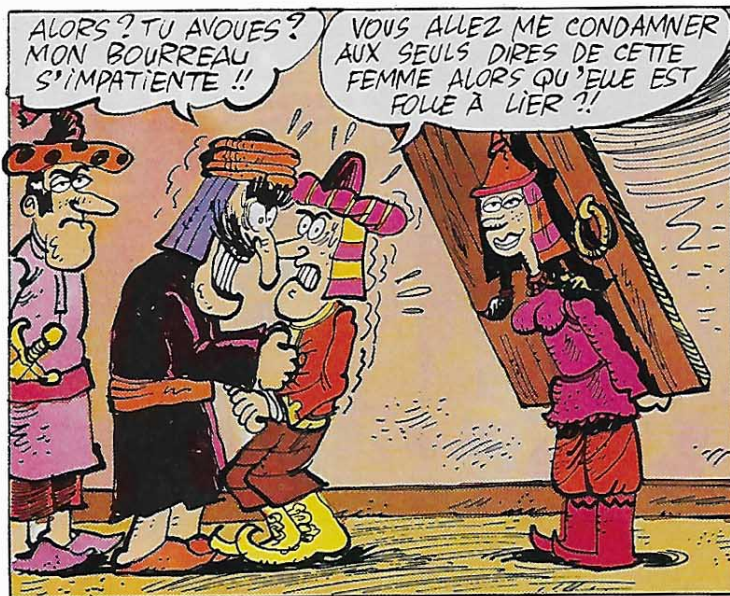












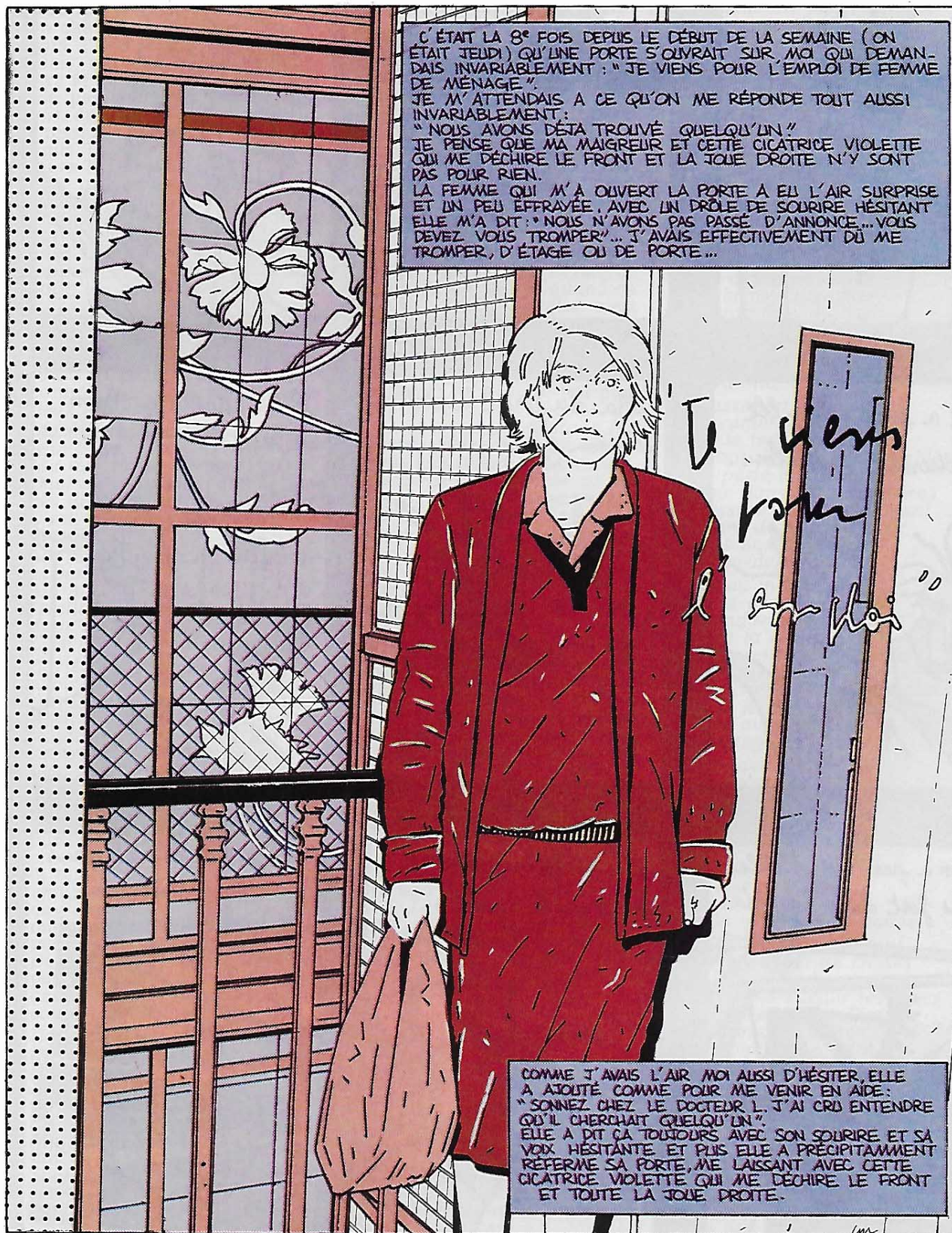
champ

QUAND J'AI OUVERT LA PORTE, J'AI FAILLI AVOIR UN MOUVEMENT DE RECUL, LA FEMME QUI SE TENAIT EN FACE DE MOI ÉTAIT D'UNE AFFREUSE MAIGREUR ET SON VISAGE ÉTAIT LITTÉRALEMENT DÉCHIRÉ DU FRONT À LA JOUE PAR UNE CICATRICE VIOLETTE. J'AI EU À LA FOIS PEUR ET Pitié. JE ME SUIS SENTI HÉSITER À LA LISIÈRE DE MA PORTE... ET PLUS ELLE A PARLÉ : "JE VIENS POUR L'EMPLOI DE FEMME DE MÉNAGE". ELLE A DIT ÇA, D'UNE VOIX ABSENTE, COMME SI CE N'ÉTAIT PAS ELLE QUI PARLAIT MAIS QUELQU'UN D'INVISIBLE QUI SE SÉRAIT TENU DERRIÈRE.

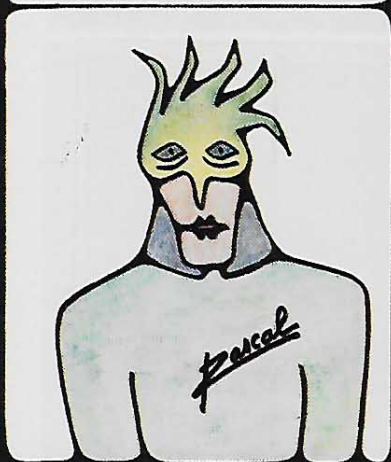
à la lisière
de la porte...

J'AI RÉPONDU D'UNE VOIX HÉSITANTE : "NOUS N'AVONS PAS PASSÉ D'ANNONCE, VOUS DEVEZ VOUS TROMPER". JE LUI AI DIT ÇA AVEC UNE SORTE DE REMORDS EN AYANT LE SENTIMENT DE L'ENFONCER UN PEU PLUS... J'AI VOULU ME RATTRAPER ET J'AI DIT : "JE PENSE QUE VOUS DEVRIEZ SONNER CHEZ LE DOCTEUR L. J'AI CRU ENTENDRE QU'IL CHERCHAIT QUELQU'UN." MAIS J'AVAIS ENTENDU ÇA IL Y AVAIT PLUSIEURS MOIS DÉJÀ ET LE DOCTEUR L. AVAIT SÛREMENT TROUVÉ QUELQU'UN. JE LUI AI LANCÉ CE MENSONGE COMME ON LANCE UNE BOUÉE ET J'AI VITE REFERMÉ MA PORTE... JE L'AI LAISSÉE DE L'AUTRE CÔTÉ, AVEC CETTE CICATRICE VIOLETTE QUI LUI DÉCHIRE LE FRONT ET TOUTE LA JOUE DROITE.

contrechamp.



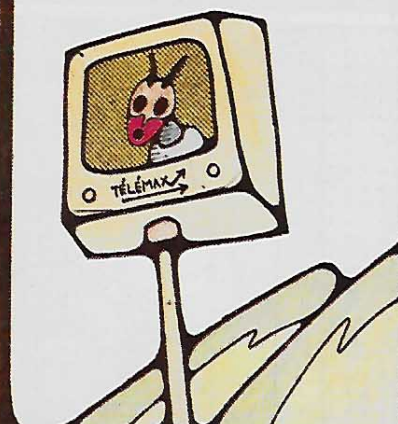
Rien Ne Se Perd. N° 4.



Spécial
métamorphose.



sur l'écran télé,



il y a une chenille
qui devient papillon.



il a du mal à sortir
de son cocon.



il est adulte, en train
de naître.



ça n'a pas l'air d'aller
très fort dans sa tête.



il a quitté cette ombre
grasse qui le suivait
partout.



mais je vois la peur dans
ses yeux.



TROIS FEMMES DE PLUS

E LLE vient du Poitou. On l'imagine bien avec des robes amples et colorées, un châle de laine rude, des sabots. Très baba cool, quoi. Mais, qui sait, elle porte peut-être le pantalon. Elle a été lancée par Gougoud il y a deux ans, dans je ne sais plus quelle émission : Christine Authier. Vous l'avez vue, à Paris, en mars ? Depuis, elle tourne... Son truc, c'est la campagne façon Renoir, Ophüls, ou *La Première Communion* de René Féret : la « fête-au-village », avec beaucoup de rires et de danses (elle a une prédilection pour les scottiches, hardi les folkeux !), mais avec en-dessous les petites amourettes à trousse-jupons, les petits drames qui ont pour dénominateur commun la vieillesse, comme dans *La Complainte de deux femmes* :

Ma mie tes cheveux ont perdu leur éclat

*Ma mie tu me donnes colère
Quel est ce fardeau que tu berces des bras*

C'est le poids des années ma mère...

Ma mie ton sourire a changé de saison

*Ma mie tu me donnes misère
Quelle est cette voix qui court dans la maison*

C'est l'époux en allé ma mère...

Christine Authier, qui peut avoir la voix pleine de sourires, sait aussi y mettre plein de tristesse mélancolique. Et quitter le présent un peu flou du folklore recréé « à la manière de » pour plonger plus loin dans le passé, avec par exemple *La Vendée militaire*, sur l'écrasement des Vendéens par la République, en 1793. Une de ces chansons qui vous remplissent la tête de brouillard, qui vous agrippent le palpitant. Le rythme de valse lente, un lent égrènement de notes de guitare, et puis cette voix qui vibre... Dommage que *Charlie* ne soit pas une revue sonore. Ecoutez quand même les deux derniers couplets :

*De loin en loin sans insistance
De loin en loin sans arrogance,
Ossuaire,*

Dans les champs aux arbres tardifs

*Et dedans les moulins bavards
Murmures et chants de résistance*

Sont allongés sans connaissance

*Sont envolés et se balancent
Croyance - lumière.*

*Il reste au cœur du Vendéen
Revenu à sa solitude*

*Il reste au cœur du Vendéen
La plus claire des certitudes
D'avoir voulu sa liberté*

*Et de l'avoir voulue si fort
Qu'il a pris armes pour la défendre*

Comme en Espagne et comme en Flandres

C'est pour tant d'idées que l'on meurt.

Foutu papier muet ! Je relis ces strophes de *La Vendée militaire*... Il n'en reste pas grand-chose. Tant pis. Tout le premier disque de Christine Authier, en tout cas, est fait de ça : nostalgie, même quand ça balance. Est-ce qu'elle s'est rendu compte qu'elle menaçait de tourner en rond, et de tourner sauvageonne pour carte postale, façon Anne Sylvestre à ses débuts ? Le ton se fait plus moderne dans le second album, où dans sa chanson *La Valse des étiquettes*, où elle se moque gentiment d'elle-même, mais aussi de la manie qu'ont les gens de vous coller immédiatement un mode d'emploi :

... De bonnes joues et un jupon blanc

Papa notaire et maman fermière

Et me voilà appelée chanteuse des champs.

Il y a encore beaucoup de belles chansons dans ce second disque, surtout centré sur la famille, les ancêtres qui se font vieux et qu'écartèle le travail (Anne-Marie, ma mère, ou Pépé Jean : Pépé Jean j'ai du mal. J'ai bien peur d'être au bout...), mais je voudrais, pour terminer en vous donnant de l'envie dans l'oreille, illustrer son nouveau côté contemporain (et « engagé », disons-le tout net), retranscrire en entier, une fois n'est pas coutume, *Les Villageois*, une bien forte chose, qu'on pourra mettre en parallèle avec *Un Village* de l'ami Tachan :

François et Marie-Pierre

Lassés des grandes villes

Pour s'y aimer tranquilles

La laine des moutons

Sera tissée par elle

François le berger blond

Elève les agnelles

- Dites aux villageois

Que leurs terres sont bonnes.

Ils étaient arrivés

Depuis une semaine

François est mal rasé

Marie-Pierre sent la laine

Entrèrent au café

*Pour boire une tisane
J'aime pas les étrangers
Chez nous dit Marie Jeanne*

*- Dites aux villageois
Que leur tendresse étonne.*

François s'est levé tôt

A trouvé dans un pré

Une agnelle sur le dos

Courut chez un voisin

Pour demander conseil

Si t'es pas plus malin

Retourne donc à Crétel

- Dites aux villageois

La haine est monotone.

Un jour du mois de mai

La terre se faisait belle

François fit un palais

De sa demeure vieille

Lava bien le plancher

Et coupa bien du bois

Demain vont arriver

Leurs deux amis de Blois

- Dites aux villageois

Que l'amitié est bonne.

Ils passèrent huit jours

A travailler ensemble

Alain le troubadour

Chantait dessous les trembles

On a parlé longtemps

Le soir dans les chaumières

J' t'assure qu'il est l'amant

L'amant de Marie-Pierre

- Dites aux villageois

De regarder chez eux.

Enfin au mois d'août

C'est la grande surprise

Un gendarme est debout

Devant la remise

Je dois rentrer chez vous

Et perquisitionner

Des sachets blancs sont tout

Ce que je viens chercher

- Dites aux villageois

La Gestapo est morte.

De la cave au grenier

Ils coupèrent en quatre

Les livres les oreillers

Et les tisons de l'âtre

Ils avaient bonne mine

Tout ce qu'ils ont trouvé

C'est un sac de farine

Posé sur un buffet

- Dites aux villageois

Que la jeunesse est bonne.

Mais l'on fit tant et tant

Et l'on dit tant de choses

Qu'à la fin du printemps

Sans même cueillir les roses

François et Marie-Pierre

Fermèrent la maison

Abandonnant la terre

Les bêtes et les moissons

- Dites aux villageois

Dites ce que vous voudrez.

Allez dire au printemps

Allez dire à l'automne

Et allez dire aux gens

Que nul ne s'étonne

Quand l'école fermera

Village abandonné

Dites aux villageois

Qu'ils l'ont bien mérité...

(P.S. : Christine, j'ai supprimé les deux derniers vers, qui cassent ta chanson. D'accord ?)



*Si j'ai fondu tant de chandelles
Depuis le temps qu'on ne s'est
vus*

*Et si je lui reste fidèle
A quoi me sert tant de vertu
Qu'on me laisse à mes amours
mortes*

*Qu'on me laisse à mes souve-
nirs*

*Mais avant de fermer la porte
Qu'on me laisse le temps d'en
rire*

*Le temps d'essayer d'en sou-
rire...*

*Il pleut sur le jardin sur le ri-
vage*

*Et si j'ai de l'eau dans les yeux
C'est qu'il me pleut sur le vi-
sage.*

Ça, c'est une autre voix. Elle vient de loin. De 1967, et la chanson s'appelle *Ballade en novembre*. Est-ce qu'il y en a qui s'en souviennent ? Un voix lisse, incroyablement haute et flûtée (on dit soprano léger), qui vous tisse des guirlandes de plumes autour de la tête. C'est Anne Vanderlove, propulsée (comme Catherine Derain) par « La fine fleur de la chanson », l'émission de Luc Bérumont. Venue de Hollande, cheveux noirs, grands yeux bleu marin, elle chante la mer, l'automne, le temps qui file entre les doigts :

*Feuille à feuille se défeuillent
les ormeaux*

*Le temps glisse et frémissent
les ruisseaux*

*Note à note se dénote ma chan-
son*

*Feuille à feuille se défeuillent
les saisons...*

Il y a un petit boum Vanderlove, et puis elle quitte vite les grands - cénacles parisiens, et le show biz dans son ensemble - ou alors on les lui fait quitter, peu importe. Mer contre mer, elle se retire en Bretagne, avec mari, chats, chiens, cochons, couvées. Depuis, elle continue le métier par son petit côté. Tiens, on l'écoute un peu se raconter :

« La marginalité est plus pourrie que le milieu traditionnel du show biz, en ce sens qu'on y retrouve les mêmes saloberies, intrigues, courses au ric, mais s'y rajoutent quelques zestes de bonne conscience, gogôche intellectuelle et militante, poé-

sie maudite et incomprise, chanteurs « en marge », etc. Cela dit, il y a heureusement des gens chouettes, des gens qui reconnaissent leurs contradictions mais qui, malgré et avec, essayent de vivre en accord avec ce qu'ils disent... Et même si on fait des conneries, dans ce boulot, en fin du compte ça vaut vraiment le coup ! Et tant qu'il y aura de la violence, des prisons, des tortures, des violeurs de corps et d'âmes, des militaires, des « bonnes consciences » engoncées dans leur hypocrisie, même si ma poitrine est étroite et mon souffle petit (mais non, mais non !...), ma voix trop fine et mes mains trop nues, je continuerai à me battre, à chanter, à rire, à vivre, à aimer, et à le dire, pour qu'on ne soit pas, qu'on ne soit plus tout seul ! Les pâquerettes, ça a quand même du bon... »

Elle s'empporte, la petite, pas vrai ? Et c'est sans doute pour mieux être en accord avec son goût pour la bagarre que, depuis quelques temps, Anne Vanderlove a musclé ses tours de chant en adoptant des chansons de Dylan, de Philippe Val, et de l'ami Servat - dont on vous donne en guise de mot de la fin les ultimes vers de *La Ballade de François Quenechou*, un vrai de vrai drame populiste de la misère :

... Enfin la mort ici

La mort simple et paisible

Simple et paisible comme

Un baiser éphémère

Comme l'image calme

Apparue la dernière

Un visage d'amour

Le regard de sa mère

Si beau si doux si clair

Pâle comme la lumière

La lumière de l'aube

Sur ses pauvres cheveux

Au matin il gisait

Glacé comme les cieux

Le givre dur se

Cristallisait dans ses yeux

Des flocons non fondus

Posés sur son front bleu.

Sortez vos mouchoirs ! A bien-

tôt Gilles. A bientôt, Anne.



Avec ça, il ne reste plus de place pour parler de la troisième femme annoncée. On ne s'en fait pas pour autant. C'était Hélène Martin. Est-ce qu'il est besoin de faire de grands discours sur elle ? Depuis vingt ans ou plus qu'elle

chante les poètes (vous avez bien entendu, un jour ou l'autre, *Le Condamné à mort*, de Jean Genêt, qu'elle a mis en musique ?), elle est passée, discrète mais solide comme un rocher de Provence, dans les rangs des plus grands, qui n'ont pas besoin d'être mis en carte dans « Charlie-chansons ». Je voulais juste profiter de l'occasion pour signaler la sortie d'un coffret de trois albums (voir plus bas la discographie), et vous donner en prime deux couplets d'une de ses plus belles chansons, parce qu'elle écrit aussi, *Femmes de feu* :

Anna femme d'Ukraine

Aplanit les problèmes

Qu'Henriette et Danièle

Près d'ici nous révèlent

Jeannette et Dolorès

Fabrient des prouesses

Tant à la tuilerie

Qu'à la raffinerie

Ouvrières

Conseillères

Femmes de feu et de refus

Femmes-trouvailles

Femmes-semaillées

La résistance continue.

L'inconnue des rizières

Toute petite mère

Porte un fardeau léger

Au milieu des blindés

Porte sans trop y croire

Un enfant de l'espoir

Comme Huguette et Marie

En cet instant précis

En colère

En prière

Femmes de feu et de refus...

Ça a parfois du bon, le réalisme socialiste !

Le petit mot de la fin. On oublie toujours les musiciens... Alors je voudrais citer ici Jean-François Gaël : il assure la direction musicale des chansons de Christine Authier, qu'il accompagne à la guitare, au banjo, à la flûte. Il fait l'arrangement de beaucoup de celles d'Hélène Martin. Il a fait aussi la musique de la plupart des chansons de l'ami Gougoud, qu'il accompagne sur scène. Sans compter ce que je ne sais pas. J'en reste baba.

Andrevon

Discographie

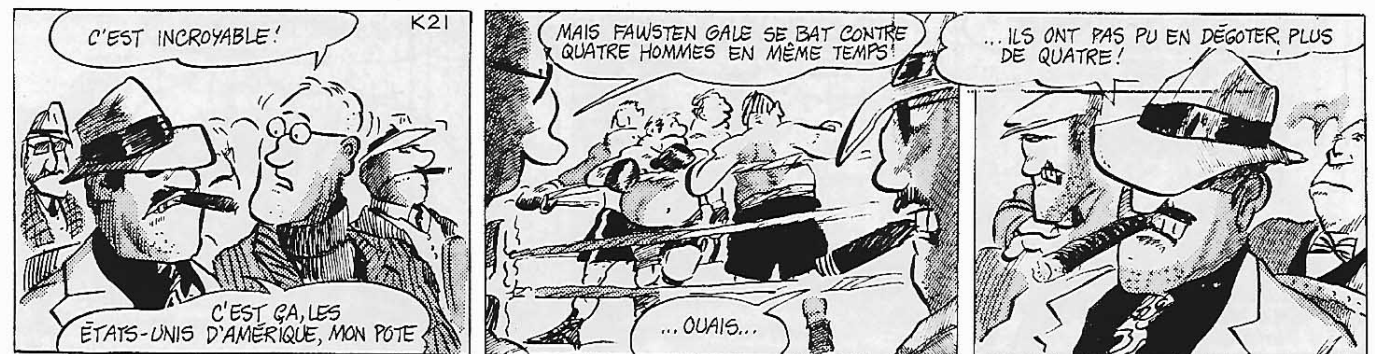
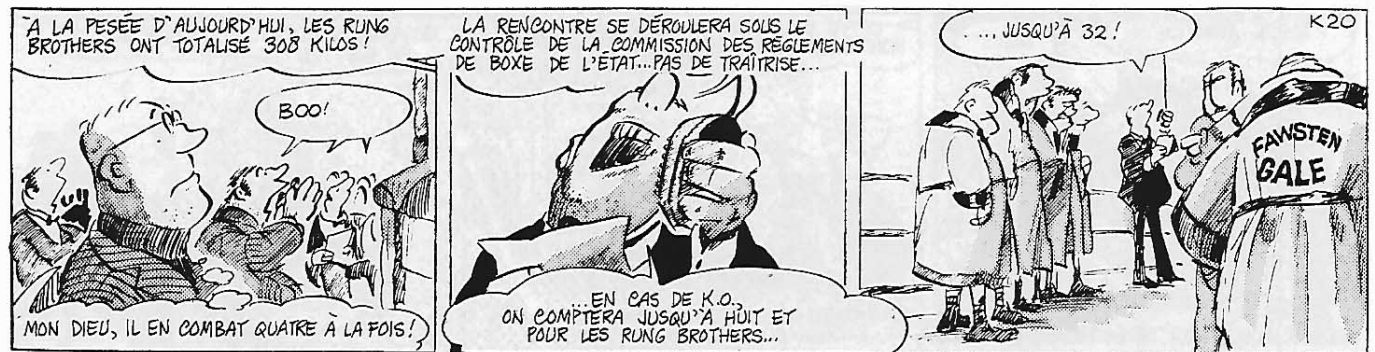
Christine Authier : Album 1 : *Chant du monde*, LDX 74656 ; Album 2 : RCA, PL 37328.

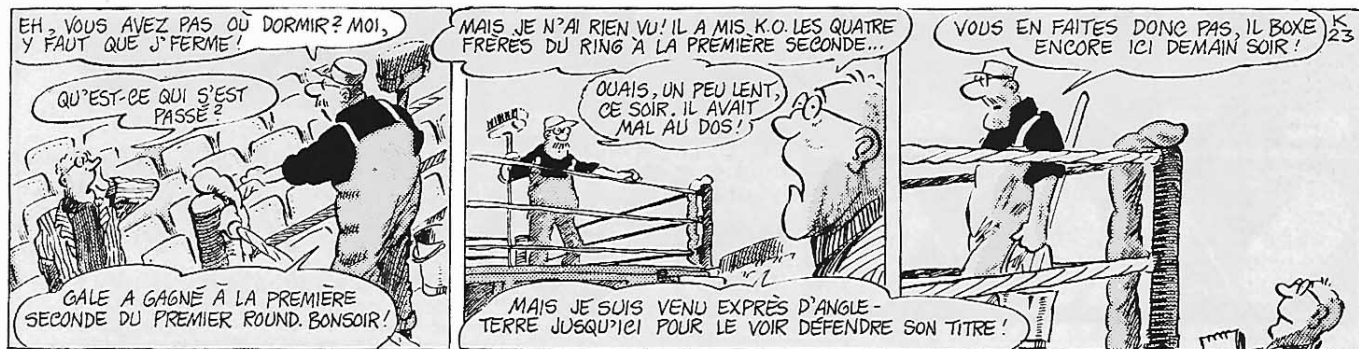
Anne Vanderlove : Un double album de ses premières chansons : Pathé-Marconi, C 150-15676-7 ; « Anne Vanderlove chante pour les enfants » et « Anne Vanderlove » (Disque Vela, distribution Lyrion Music, 17, av. Quihou, 94160, Saint-Mandé).

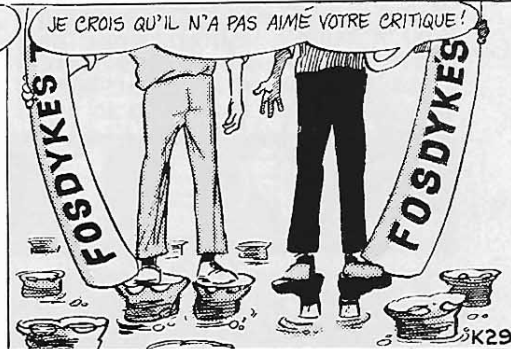
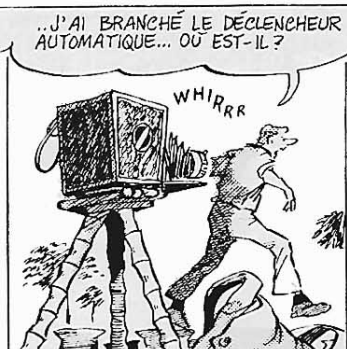
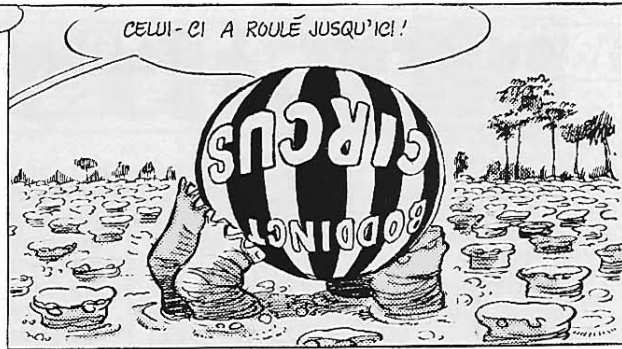
Hélène Martin : « Hélène Martin chante les poètes » (RCA, PL 37323).

FOSDYKE

SAGA **bill** **tidy**







(à suivre)

QUICKETT' & FLUPKETTE

chez le docteur



les contes de charlie

Dominique Blattlin est né en 1948. On a vu sa signature dans les revues semi-pro comme Horizons du fantastique, Spirale, ou Argon, toutes crevées depuis, mais ça n'a pas de rapport, c'est seulement du manque de pot. Il a aussi donné quelques textes courts à Pilote pour des numéros spéciaux, et a fait récemment ses débuts dans Fiction (par exemple Descente, n° 295). Blattlin est intéressé par le fan-

tastique en demi-teintes qui lorgne du côté du folklore et des féeries diverses, comme en témoigne le texte ci-dessous. Blattlin travaille en outre pour le cinéma confidentiellement, on vous ajoute ce renseignement : c'est lui qui a doublé Coluche pour les scènes dangereuses de l'Aile ou la cuisse. Coluche dégonflé ! Blattlin, surveille ton tour de taille !

Andrevon

Poste scriptomme : La belle illustration qui enlumine le manuscrit de Blattlin est due à Sylvie Picard, qui a travaillé avec Berroyer, à ce qu'on dit. Vite, qu'on voie le résultat de cette union... La même Sylvie a illustré un recueil de contes de S-F et fantastique de Blattlin, à paraître à la fin de l'année aux éditions Daniel Cointe : la Reine et le Clown. Si vous avez aimé Seuls les loups, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

SEULS, LES LOUPS...

« SYLVIE, je t'interdis de jouer dans le salon ! Tu le sais bien, pourtant. »
Mes lèvres tremblèrent de colère.

Elle leva sur moi ses yeux candides, et je sus que les pages du manuscrit seraient mélangées. L'enfant sauta de mon fauteuil et quitta la pièce sans un seul mot, traînant les pieds dans le couloir jusqu'à la porte donnant sur le jardin.

Je m'insfallai, afin de réparer le mal.

Mon calme revint et je vis les rosiers grattant à la vaste baie vitrée. Peut-être avais-je été dure avec cette enfant ?

Mon attention se porta sur des annotations, des corrections portées en marge du manuscrit. L'écriture était celle de Sylvie, sans aucun doute possible. Elle critiquait vivement l'histoire, soulignait des phrases entières. La jeune héroïne stéréotypée de mon roman était bien moins turbulente et intrépide que Sylvie. Mon éditeur réclamait la totalité de l'ouvrage et ma nervosité était causée par une tenace absence d'imagination. Plus je recevais de lettres empressées, plus mon ardeur au travail se dispersait.

L'ouvrage était destiné à des enfants, et la jeune héroïne devait traverser bien des péripéties. La quinzaine de feuillets alignait tant de poncifs que je n'osais plus me relire, et la simple idée de devoir poursuivre me terrorisait. L'héroïne du récit habitait une maison semblable à celle-ci, à proximité d'une forêt, non loin d'un bourg. Une maison pleine d'ombres, de recoins et de grandes cheminées éteintes. Les meubles craquaient la nuit et la petite fille se blottissait entre les draps parfumés, attentive au moindre bruit singulier. Sylvie avait raturé ce passage, indiquant de son écriture enfantine que cela était absolument faux. Elle, lorsque des choses manifestaient leur présence la nuit, ne manquait jamais de venir leur tenir compagnie. Ainsi, la fois où le loup brun pénétra dans le salon, elle descendit pour lui ouvrir la porte du couloir.

Je relus le passage et appelai Sylvie.

Les rosiers grattaient le long de la baie vitrée, et je songai aux dégâts causés le long de la porte du salon par la boîte de menuisier de Sylvie.

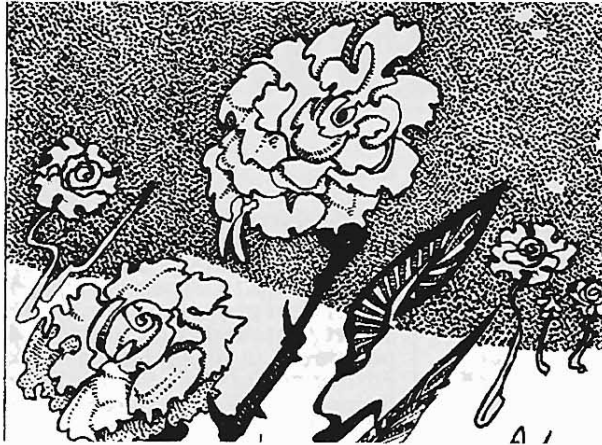
Ses chaussures neuves boueuses, ma nièce approcha. Elle ne s'était guère éloignée, s'attendant à une punition pour avoir joué avec mon travail.

— Pourquoi as-tu gribouillé mon manuscrit ? Sais-tu qu'un monsieur va me réclamer très bientôt cette histoire ?

Elle ne me regarda pas en face et contempla son index gauche, recroquevillé et griffé.

Le chien de monsieur Paul, ai-je immédiatement songé. Je l'avais pourtant mise en garde contre cet





animal, capable de mordre au terme d'un simple jeu. Taciturne, elle bredouilla

– Elle n'est pas vraie, ton histoire. Ta petite fille a peur au fond de son lit. Moi, je n'ai pas peur. Lorsque le loup brun gratte à la porte du salon, je viens lui ouvrir.

« Cette gosse m'exaspère », me suis-je prise à songer. Elle était capable des pires mensonges, des plus folles imaginations, alors que je peinaï lamentablement sur une laborieuse historiette destinée à des filles de l'âge de Sylvie.

– Et ton loup brun, ai-je répliqué, entrant dans le jeu, vient-il toutes les nuits te rendre visite ?

Elle se tortilla sur place, dissimula son avant-bras gauche et hésita, semblant réfléchir avant d'affirmer gravement :

– Non. Il me dit ne pas pouvoir.

Décidément, cette enfant était capable – dans toutes les circonstances – de conserver son sérieux.

– Il parle beaucoup ?

– Qui... assez, précisa-t-elle.

– Peut-être sait-il écrire ? Dans ce cas, tu lui demanderas de terminer ce roman. Demande-lui son nom, que j'en informe mon éditeur.

Sylvie se décida à soutenir mon regard et rétorqua, presque hautaine :

– Il a lu. Il n'aime pas du tout. Il dit que ton histoire ne vaut rien, que lui seul connaît bien les histoires de petites filles, que tu ferais mieux de t'occuper des fleurs du jardin, du gazon, des grilles rouillées qui ont grand besoin d'être repeintes. Il dit qu'autrefois la propriété était merveilleusement entretenue, que les rosiers étaient taillés et que les roses étaient délicates, succulentes à dévorer.

– Parce qu'il est amateur de roses ?

– Oui, il ne mange que cela, sauf lorsque la lune devient ronde et brune. Là, régulièrement, il dévore une fillette. Il venait souvent ici, autrefois, pour les roses. Maintenant, il préfère venir pour jouer avec moi.

Elle avait un tel aplomb dans ses propos que je finis par en frémir.

L'après-midi touchait à sa fin et la douceur du soleil faisait place à un vent soudain glacial. Les rosiers grattaient contre la baie vitrée et une porte claqua, fauta à un courant d'air. Ne voulant pas paraître désemparée, j'ironisai :

– Je suis désolée pour les roses. J'espère que ton loup brun en a trouvé à son goût ?

– Oui, heureusement, le pauvre. Sinon, il viendrait à mourir d'inanition.

– Pauvre petite bête, ai-je murmuré négligemment, allant fermer portes et fenêtres du salon.

L'enfant n'insista pas et se retira dans sa chambre.

Je quittai les feuilles éparées corrigées par l'écriture de Sylvie, et marchai à pas mesurés, jouant comme à la marelle avec les arabesques d'un immense tapis se tenant au milieu du salon.

Mes yeux s'attardèrent sur les rosiers. Je m'approchai, l'air faussement détaché, comme si je craignais d'être vue par quelqu'un. Effectivement, les pétales de roses étaient intacts. Le loup brun de Sylvie n'avait pas croqué la ses derniers repas. Pauvre bête ! Ces roses anémiées ne pouvaient satisfaire ses délicats appétits.

Le téléphone sonna. J'ouvris la porte du salon et décrochai l'appareil posé sur un petit meuble situé dans le couloir.

– Allô ! Oui, bonjour... Non, cela n'avance pas beaucoup, en ce moment... Bien que je vais peut-être bientôt pouvoir vous remettre la totalité du manuscrit... Cela en fonction du travail de mon associé... Oui, j'ai un associé... Qui est-il ? Un loup brun... Oui... Non, je ne plaisante pas du tout... Je vous interdis de rire... Que dites-vous ? Cette nuit, tous les loups seront gris... Non, le mien est brun... Oui, j'y tiens... Bonne soirée.

Je raccrochai ;

Nous dinâmes, Sylvie et moi, fort frugalement, et l'enfant m'embrassa avant d'aller se coucher.

Le repas fut étrange. Très secrète de nature, l'enfant ne parla que très peu, ne fit pas une seule allusion à notre récente conversation et ne daigna pas répondre à mes moqueries. Simplement, lorsqu'elle grimpa l'escalier, elle s'arrêta et m'appela alors que j'allais retourner dans le salon afin d'y travailler un maximum d'heures.

– Ce n'est pas la peine d'écrire. Le loup brun va terminer ton histoire cette nuit.

Je voulus prendre un ton détaché pour répondre. Ne parvenant pas à me contrôler, je me contentai de remercier Sylvie. Singulièrement fatiguée, je ne sus résister à une soudaine gorge et gagnai ma chambre après m'être bien assurée que l'enfant s'était couchée et dormait paisiblement. Fermant les volets, je vis la lune déjà haute et ronde. Les absurdités de Sylvie en tête, je me déshabillai lentement, attentive aux bruits nombreux et distincts de la grande maison. Le vent se mit à souffler et les arbres firent un concert plaintif et déchirant. Des pas légers crissaient sur le gravier des allées. Et un bruit plus caractéristique – tranchant sur la multitude – fit devenir court mon souffle. On gratta contre la porte du salon. D'abord imperceptiblement. Assise sur mon lit, n'osant plus rien faire, j'attendis. Les grattements cessèrent et mes forces – mises à rude épreuve – déclinaient d'un coup. Ma tête vint se poser sur l'oreiller et tout chavira. Pourtant, je perçus encore un bruit – familier celui-là : Sylvie venait d'ouvrir la porte de sa chambre.

L'aube me trouva couchée en chien de fusil. Réveillée en sursaut par un premier soleil, je courus comme une folle à la chambre de l'enfant. Vide. Le lit froid, défait, sans trace.

J'eus le courage de descendre au salon. Contre la baie vitrée, les rosiers grattaient de leurs roses humides de rosée. Sur le bureau, les feuilles de mon manuscrit étaient pieusement rangées. Un joli tas de feuilles. Ma main se posa sur les premières pages. Je poussai un bref cri de terreur lorsque je vis une écriture différente à la suite de la mienne. Fascinée, je lus jusqu'à midi.

Dans certains passages, l'écriture de Sylvie remplaçait celle inconnue. Sur le dernier feuillet, l'enfant avait écrit :

– Chère Tatïe, je pars avec le loup brun dans la forêt, afin d'être dévorée. Il n'aime vraiment pas tes roses et souhaite que tu fasses traiter les rosiers pour l'année prochaine. Tu trouveras dans la bonbonnière une touffe de poils bruns, que tu saches que je ne suis pas une menteuse. La nuit se termine, le loup brun a faim. J'étais si ravie par ce roman que mon chagrin s'estompa.

Le succès de librairie fut tel que j'adoptai très vite une petite Nathalie et négligeai les conseils de ma nièce quant aux rosiers.

Depuis, je n'ai plus écrit une ligne... J'attends.

Seuls les garous bruns savent conter des histoires aux petites filles.

Dominique Blattlin



Hardie Schlingo 80

LES PETITS MIQUELS FONTILLES GRANDES OREILLES

AH, là, là, comme le temps passe. Voilà que Shelton a quarante et un ans, et que j'aurai attendu tout ce temps pour le voir en vrai ! L'auteur des « Freaks Brothers » et de « Wonder Wart-Hog » (Super-Phacochère), sans compter le Chat de « Fat Freddy » qui me fait mourir de rire, était de passage en France pour la sortie d'un nouvel album du Chat (Ed. Artefact, décidément à la pointe du bon goût contemporain). Après ses comic books bien connus, ses productions se sont développées récemment au point d'en faire un des dessinateurs américains les plus importants. Un underground qui a réussi, encore qu'il faille nuancer. On ne peut pas dire qu'il cause beaucoup, c'est un timide. Pour le reste, c'est tout dans l'interview. Si vous cherchez ses productions, adressez-vous à Artefact (3, rue du Marché, 95880 Enghien), mais certains libraires recommencent à diffuser l'underground ancien et nouveau, vous voilà sans excuses.

- Tu étais un dessinateur underground, maintenant te voilà un dessinateur tout public. Quel effet ça fait ?

G. Shelton : La différence entre la presse underground et l'autre, c'est uniquement sur le plan de la diffusion. Il n'y a que cinq ou six gros diffuseurs et on ne trouve pas les deux types de presse aux mêmes endroits. Aujourd'hui, ça continue comme avant ; c'est plus diffusé, mais de façon anarchique. Par exemple, la Rip Off Press n'a pas de diffuseur pour New York... Aux USA, je ne suis pas si connu que ça... Les Freak Brothers se vendent bien

maintenant parce qu'ils passent dans *High Times* et qu'ils ont de ce fait une diffusion nationale. Avant, c'était uniquement par le canal de la Rip Off Press, qui est un petit éditeur et qui s'en est occupé seul pendant dix ans. On vendait les titres en permanence, pas comme dans la diffusion normale où, après six mois, le livre n'est plus vendu. Les Freak Bros sont devenus populaires, je ne sais pas trop pourquoi...

- Peut-être parce que tu as créé des héros (comme Crumb avec « Mister Natural » ou « Fritz the Cat ») ?

G. Shelton : Oui, mais Crumb a fini par tuer Fritz the Cat parce qu'il en était fatigué. La dernière histoire que j'ai faite, c'est la mort de Fat Freddy, d'une overdose. On l'enterre, mais il ressuscite quinze jours plus tard !

- Comment travailles-tu avec Sheridan ? (Sheridan cosigne la plupart des BD de Shelton).

G. Shelton : Je suis vice-président de la Rip Off Press ; mon travail de rédacteur en chef est de trouver des trucs à publier, et de dessiner. On travaille ensemble très souvent. En général, je fais l'essentiel du scénario et lui l'essentiel du dessin, mais pas toujours. C'est plus une jam-session qu'autre chose...

- Que publie la Rip Off Press maintenant ?

G. Shelton : Elle publie *Rip Off Comix*, avec des BD et des articles. La situation actuelle est difficile, parce que des magazines comme *Creepy* vendent énormément, puis partent un mois après leur sortie au pilon. Les grands diffuseurs de San Francisco ont plus de personnel qui travaille au pilonnage des invendus qu'on a de personnel à la Rip Off Press ! (rires) On a publié la « *Cartoon History of Universe* », de Larry Gronick, trois albums très drôles sur l'histoire de la BD, qui commence avec le « big bang » (explosion initiale qui a créé le système solaire, entre autres).

- Parle-nous du film avec les Freak Bros.

G. Shelton : Le réalisateur, qui est aussi l'adaptateur, est B.W.L. Norton, qui a fait « *Le convoi* » et la suite d'« *American Graffiti* ». Il a la réputation d'un cinéaste qui travaille sur des sujets « hippies » ! Le film est en train d'être monté avec Universal. Ça avance. Le producteur est Tom Mount, un producteur indépendant. Je ne suis que « conseiller techni-

que », je suppose qu'on va me faire tester toutes les drogues (rires). C'est un film avec des personnages réels, pas de l'animation. Même le chat sera réel.

- Tu as sorti un album aux USA, c'est rare, alors que chez nous c'est courant (il s'agit de *Thoroughly ripped, des histoires de Freak Bros* parues dans *High Times* et *Playboy*).

G. Shelton : Oui, en couleurs. Et il existe aussi le volume 2 des « *Best of Rip Off Press* », et bientôt le tome 3, qui sont faits uniquement avec mes BD. Chez nous, il n'y a pas cette tradition des albums, sinon pour le dessin d'humour à la Gahan Wilson. Nous avons les comic-books qui sont « pour enfants », et la BD adulte qui ne paraît que dans les quotidiens, en strips - ce qui ne fait pas facilement un bon livre, c'est très répétitif. Nous avons un bon espoir avec le livre de Jack Ja-

- Aux *Humanos*, dont les difficultés pourraient s'aplanir et dont le Métal Hurlant reparaitrait à la rentrée, un bel album rétrospectif de Moebius illustrateur. Ce mec me tue. Un très bel album aussi, celui de Loustal et Paringaux, New York Miami, sobre et parfois intelligent.

- Chez le petit éditeur *Magic Strip*, belge, on réédite les *Sandy* et *Hoppy* de Lambil dans son époque réaliste. Pour les inconditionnels de Spirou des années 60, dont je suis. Y a deux tomes.

- Restons dans Spirou, avec le troisième Dr Poche de Wasterlain, peut-être le plus beau : Karabouilla. Plus tard, vous lirez Wasterlain comme aujourd'hui on lit Franquin. Commencez tout de suite. Chez Dupuis aussi, le dernier Yoko Tsuno, La lumière d'Ixo, de Leloup, est sans doute le meilleur. Dans le genre BD pour adolescents, c'est parmi ce qu'il y a de mieux fait, même si on pense parfois trop à Jacobs (et pour cause !).

- Au Fromage, le dernier Veyron s'appelle Personnellement je ne veux pas d'enfants mais les miens feront ce qu'ils voudront. Tout est dans ce titre, mais je tiens à démontrer que je travaille à la « Voix du Nord » comme il est écrit au dos.

- La nana qui monte : Cécile Anguerra (dite Cécile). Son canard s'appelait On essaye (un seul numéro). Elle est dans Pilote et aussi dans Kolossal Ekatombe qui est fait à 500 m de chez moi et qu'on m'envoie pas, un comble. Cécile est très bien, c'est l'école Kurtzman, qui a déjà donné Vuillemin. Mais faut être bon.

- Chez Futuropolis, une revue très bien, Nimbus, avec tout ce qui fait le goût contemporain : Vuillemin, Ceppi, Poussin, Rochette, Got, Petit-Roulet, Margerin, Cestac, Veyron, Schlingo, Masse, Willem... Vive les franco-suisses !

Enfin, c'est Solé qui a fait la super couverture du 45 t de « *Los Gonococos* », dont je vous avais causé. Les heureux élus qui veulent avoir ce disque très rare enverront 17 F port compris à L'Œil du Futur, 34, rue Henri-Chevreau, 75020 Paris.

xon, *Comanche Moon* (en français, vient de sortir chez Artefact, qui ne rate pas un chef-d'œuvre), bien dessiné et avec un travail de recherche exceptionnel. C'est de l'Histoire. Ce n'est pas un comix (mot qui a une connotation enfantine aux USA).

— **Parle-nous des magazines qui publient de la BD adulte là-bas.**

G. Shelton : Il y a *High Times*, *Heavy Metal*, *Creepy* et les autres journaux de la Warren Co. C'est surtout de la S-F et du fantastique, pas de l'humour.

Le *National Lampoon* en passe un peu, mais surtout des BD personnelles pas très drôles à mes yeux. Last Gasp existe toujours à San Francisco, la *Print Mint* à Berkeley et *Kitchen Sink* à Milwaukee, qui publient les anciens et les nouveaux de l'underground. Bill Griffith a vu son « Zippy the Pinhead » acheté par l'agence du *Village Voice*, qui le diffuse maintenant. On parle même d'un film avec Zippy ! Ted Richards continue son « 40-years-old-Hippie » (Hippie de 40 ans), et un strip régulier dans *Skateboard Magazine*. Beaucoup

sont au *Lampoon*. Skip Williamson est assistant directeur artistique à *Playboy*, il est toujours à Chicago avec J. Lynch qui publie aussi dans *Playboy*. Crumb, lui, a fait des trucs dans *Co-Evolution Quarterly*. En Europe, sur le plan du style, les BD sont plus intéressantes. Aux USA, du temps de la presse underground, les choses intéressantes venaient des petits éditeurs, plus que des artistes eux-mêmes. Les artistes parlaient de choses nouvelles (sexe, drogue, etc.), et les éditeurs ont pris le risque de les publier. Il n'y a guère de nouvelles tendances, mais par exemple Jay Kinney et Paul Mavrides, avec *Anarchy Comics* (en vente à Temps Futurs), ont créé une image de nouvelle vague dans les comic-books. Du bon travail. Ils ont fait aussi *Cover-up lowdon*. Mais personne ne m'a impressionné autant que Crumb la première fois que j'ai vu ses dessins.

— **Que sais-tu de la BD européenne ?**

G. Shelton : Je n'aime pas la S-F, toujours la même histoire. Mais j'aime Reiser (il dit « Rézé »), c'est mon préféré. Je lis *Charlie* régulièrement, les autres revues françaises épisodiquement. Dans *Charlie*, on utilise « Peanuts » ou « Andy Capp » comme couverture pour faire mieux passer des histoires horribles ! J'aime bien *Hara-Kiri* aussi.

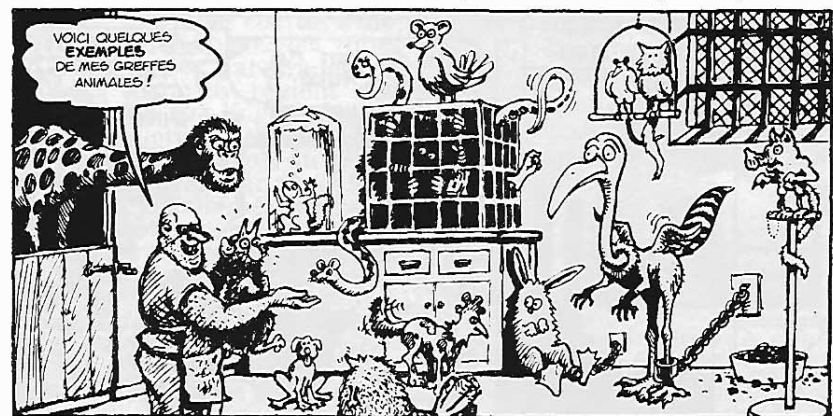
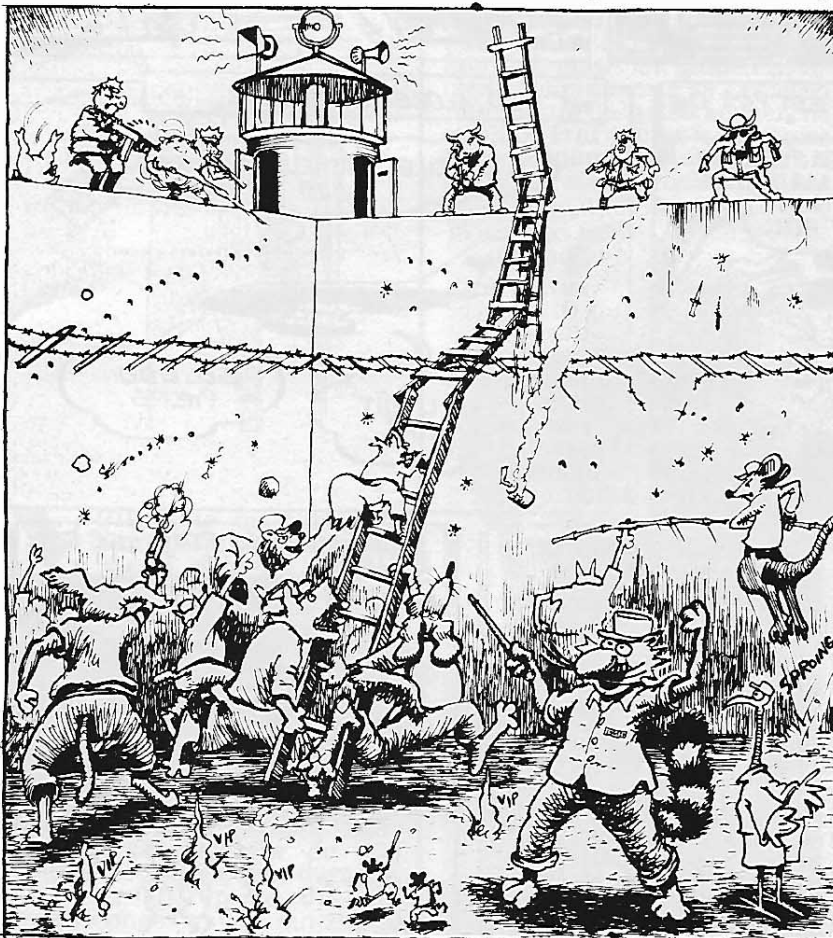
— **Où paraissent les Freak Bros ?**

G. Shelton : Le Rip Off Press Syndicate envoie chaque semaine un paquet de cinq ou six de nos strips, *Wonder Wart-Hog*, 40-years-old Hippie, E.Z. Wolf, *Fat Freddy's Cat*, *Cartoon History*, à environ soixante abonnés. Mais très peu envoient des justifs, on ne sait pas où, quand et lesquels passent. Ça ne rapporte pas beaucoup non plus.

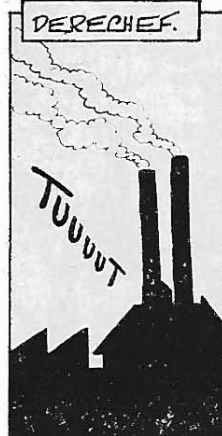
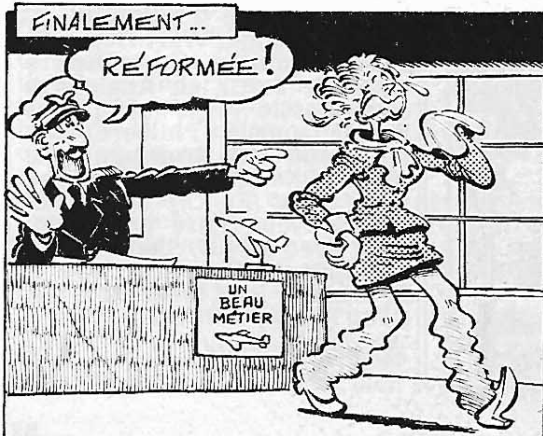
— **Finissons sur tes projets.**

G. Shelton : Je termine un album de *Wonder Wart-Hog*, plus de 200 pages. Un chapitre vient de sortir en Angleterre chez *Hassle Press* (cf. Temps Futurs), appelé « Philbert Desanex's 100 000 th dream ». Le reste de l'album sera inédit ou paru dans *Rip Off Comix*. Et puis je veux faire un comic-book avec les « G. Shelton's International Motoring Types ». Et bien sûr les « *Freak Bros* » et « *Fat Freddy's Cat* »...

Propos recueillis et traduits par
Théophraste Epistolier



simone, bonniche de l'air



MADIE FÉE DU LOGIS



VOICI une maxime qu'il aurait fallu graver en lettres d'or au fronton des magasins de lingerie, au début des années trente :

Elle a perdu son pantalon, Tout en dansant le Charleston...

La garçonne a définitivement perdu son pantalon, en dansant ou autrement. Elle ne le retrouvera plus jamais.

Les vedettes de cinéma et de music-hall qui règnent sans partage sur le cœur du bon peuple de midinettes, dactylos et autres laborantines des premiers congés payés, lancent la mode des petites culottes. Le prétexte des jupes courtes a disparu avec la vogue des robes en biais lancée par Madeleine Vionet. On n'en revient pas pour autant aux lingerie d'antan. La culotte « Petit-Bateau » continue ses ravages, au grand désespoir des lingères en chambre, et chasse des cosy-corners les derniers survivants de la race des petits pantalons brodés. Les femmes optent avec ferveur pour les petites culottes de jersey de soie (naturelle ou artificielle : « L'indémaillable affine la taille ») qu'on leur propose maintenant

dans toutes les nuances pastel. Les catalogues baptisent « Parure d'été » le soutien-gorge et la culotte sans jambes assortie ; l'hiver, on lui ajoute une combinaison-jupon (ce que nous appelons maintenant la « combinaison » les rares fois où nous en portons !). Subsiste toutefois, vaille que vaille, la culotte dite « Parisienne », taillée en biais, ornée de dentelles et montée à jours. La silhouette à la mode se veut longue et sinieuse, et la fesse se porte haute et plate. La gaine caoutchoutée commence sa carrière. Elle assure le galbe recherché et fait entrer toutes les femmes dans le même moule. Les corsetiers se sont reconvertis dans



Balthus et Pascin font entrer la petite culotte au musée, soulevant sournoisement les jupes courtes de leurs adolescentes alanguies.



la gaine, qui supprime même le porte-jarretelles et fait sombrer dans l'oubli les jarretières, qui ne sont plus portées que par les barmaid de western ou Betty Boop. Pour la première fois les femmes portent directement sur la peau un vêtement difficile à laver, oubliant la traditionnelle chemise.

Dans le même temps, les hommes se décident enfin à suivre le mouvement vers la souplesse du vêtement et abandonnent le col dur, les manchettes, les supports-chaussettes et les chapeaux melons. Ils copient les tenues de loisirs des anglosaxons, et les fameux « Mousquetaires du tennis français » font école. Si c'est un Anglais qui arbore le premier un short sur un court et montre ses cuisses nues à un public féminin enthousiaste, c'est le français Lacoste qui fera fortune avec la célèbre chemise de jersey souple et les chaussettes à élastique. Les admiratrices de Suzanne Lenglen conservent pourtant leurs jupes au genou et des socquettes roulées à la cheville. Encore une dizaine d'années à patienter avant les jupettes courtes à Wimbledon.

Au début de la décennie, l'ancien combattant est encore le roi ; sa progéniture n'a pas



voix au chapitre. On vit, on aime, on s'habille radical-socialiste. Les innovations sociales du Front Populaire ont davantage transformé le mode de vie des Français que ne l'aurait sans doute fait une révolution sanglante. Les prolos ont appris à leur tour la civilisation du sport et des loisirs – et les vêtements qui vont avec. Les « congés-payés » de 1936 ont vite adopté le pantalon de golf pour la bicyclette, et le maillot de bains et le short pour les auberges de jeunesse et l'auto-stop. La génération née de la Première Guerre mondiale prend le pas sur les messieurs ventripotents. Ces jeunes hommes accèdent à la sexualité à l'époque où la petite culotte et le slip triomphent. La sensualité d'hier, cristallisée autour de la lingerie froufroulante et compliquée, se trouve totalement transformée par la disparition même de ces dessous. La quasi-nudité des dames art-déco avait troublé ; l'évolution de la lingerie féminine n'allait pas pour autant laisser en repos l'imagination des guerriers. « Au règne du dessous compliqué, baleiné et froufroulant, riche et pervers, volontiers tragique, se substitue celui de la brave petite culotte toute candide et presque enfantine. L'amour sensuel s'abreuve à deux sources contraires... Il apprécie dans la

naïveté vestimentaire le signe d'une innocence qu'il sera délicieux d'égarer (1) ».

Nostalgiques et frustrés, les messieurs à col dur et chaîne de montre, client des maisons closes, restent fidèles aux bas noirs et aux corsets, sans oublier les pantalons ouverts. Les prostituées et les modèles des journaux coquins contribuent ainsi à la perennité d'une mode totalement dépassée, mais qui reste vivante dans les phantasmes masculins. Seules les femmes dont la profession est de séduire portent encore ces dessous et continuent ainsi la renommée de « Paris, capitale du sexe et du French-Cancan ».

Puisque, toujours, tout finit par des chansons, voici Mistinguett qui entonne justement un hymne repris par le chœur des « petites femmes » de Paris :

*Il m'a vue nue,
Presque nue,
Sans cache-truc
Ni soutiens-machins...
Toute nue... »*

La boucle es' bouclée, la nudité a droit de cité. Elle commence sa carrière avec la vogue du naturisme, et trouvera une certaine justification dans les restrictions de la « drôle de guerre ».

(1) Jacques Laurent, « Le Nu vêtu et dévêtu ».

N I M B U S

KOUSH MARTINEZ, CÉPH, NALLÉNN, FROUETTE, HANNOU, MINO, OMAK, GOTT, ALONS, LE COATRE, MAUGER, PETIT-POULET, LON, CESTAC, DENIS, HIGOT, KOTTON, SCHNAPPE, PELLER, NICOLLAUD, MAÏS, VILLER.



Cumulus présente :
LE GRAND ORCHESTRE
(distribué par Futuropolis)

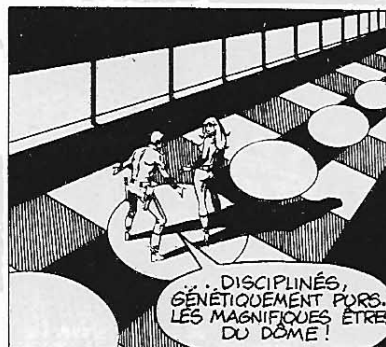


A.D.G. SINIAC, LEO MALET, HERVE PRUDON, J.P. ENARD,
MARTENS, JOSEPH DIALOT, ALAIN DUPRIEU, FAJARDIE

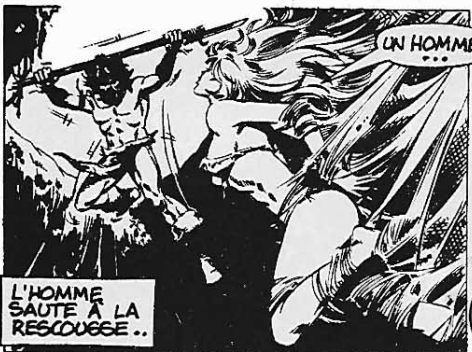
Au « Dernier Terrain Vague »

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Ange tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Bras droit : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michelle Jeolibert.
Espion : Willem.
Éditions du Square,
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
75005 Paris – Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 96 F.
Étranger : 114 F.
Changement d'adresse : joindre 2,50 F
en timbres.
Abonnements : 375.96.60
C.C.P. 16 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1980.
Imprimerie : J.G.E.
Photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 61 425.
Publicité : Régie Publiart.
Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
92200 Neuilly-sur-Seine.
Tél. 747.11.65.
Gestion : Thierry Souccar.











* MAYOR = MAIRE NDT.



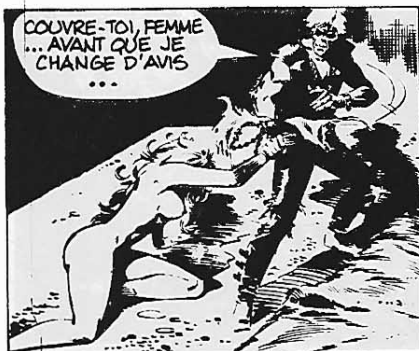












COUVRE-TOI, FEMME... AVANT QUE JE CHANGE D'AVIS...



TU PENSES TROP, BURT! ON EST DES HOMMES, NON ?



NON - ON EST DES MUTANTS! C'EST POUR CA QU'ON A BESOIN D'ELLES, POUR LES ENFANTS!



FAUT QUE JE M'ECAPPE... ET CETTE CHAÎNE PEUT M'AIDER...



HUH ?

MAINTENANT



SALE PUTE!

MAIS LIBRE QUAND MÊME!



LAISSE-LA, BURT! ON A LES DEUX AUTRES

JE LA VEUX!



OHH...



AUCUNE TRACE D'ELLE... SALETÉ!



OUBLIE-LA, BURT! CES DEUX-LA NOUS FERONT DE BEAUX ENFANTS



TRÈS BIEN. RENTRONS EN VILLE... AVANT QUE LE PEUPLE DU MILIEU NOUS POUR-SUIVE..



IIS ONT ATTAQUÉ LE CAMP ET MASSACRÉ LES GARDES POUR PRENDRE DES FEMMES..

FEMME SAINÉ... BONNE POUR REPRODUIRE... POUR NOUS DONNER BEAUX ENFANTS..



C'EST HORRIBLE! ET ILS ONT EMMENÉ PET ET MARJ !!









JE NE VOULAIS PAS DIRE ÇA, AXA ...

SSH...



LAISSE NOS CORPS
PARLER UN PEU...



OH,
MATT...



IL FAUT CONTINUER, AXA ...

OUI...



LE MONDE
S'EST ARRÊTÉ
UN INSTANT... MAIS
IL CONTINUE À
TOURNER...



IL FAUT RETROUVER LA
TRACÉ DES MUTANTS... ET LES
DESCENDRE SI ON PEUT...



AXA ET MATT
ENTRENT DANS LA
VILLE EN
RUINES... LA PISTE
EST FROIDE... ON NE LES
RETROUVERA JAMAIS...
ON A PERDU TROP DE
TEMPS!



PERDU DU TEMPS?
MATT NE DIS PAS
ÇA...

SSH!



DES OMBRES...
DANS CETTE ALLÉE...
COMME DES RÂTS
HUMAINS...

DES
MUTANTS!



LA MENACE RESTE IMPRÉCISE...

CONTINUONS,
AXA... ILS
N'ONT PAS L'AIR
AGRESSIFS...

MAIS
ILS SONT...
HORRIBLES...



LES RUINES EN SONT
PLEINES... DES
IMITATIONS GROTES-
QUES D'HUMAINS...



ILS NOUS
OBSERVENT!
JE NE PEUX
PAS LE
SUPPORTER!



LAISSEZ-
NOUS! RENTREZ
DANS VOS TROUS!



OHH...

HUH?



CE N'EST QU'UN
JEUNE GARÇON, AVEC
LES JAMBES D'ÉFORMES
ET UN VISAGE
D'ANGE...

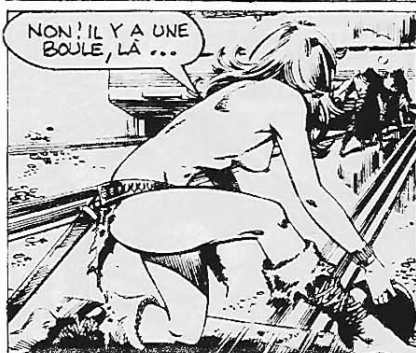


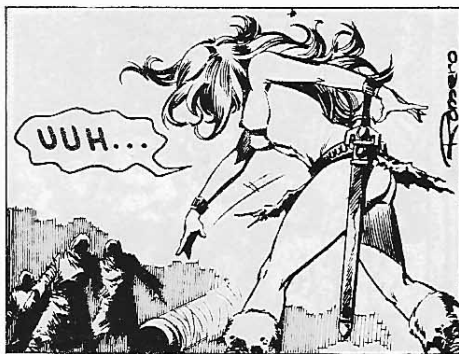


















*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

OFFRE SPECIALE «ACHAT GROUPE»

LES QUATRE PREMIERS OUVRAGES DE LA COLLECTION DE LUXE 283 F (+ 16,25 F de frais de port) au lieu de 405 F. A commander aux EDITIONS DU SQUARE, 10 rue des Trois-Portes, 75005 Paris. Ensemble ou chaque volume séparé au prix indiqué.



ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - 130 F
☐ 1 an - 52 numéros - 250 F

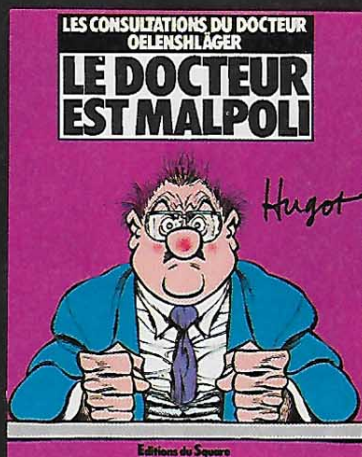
Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

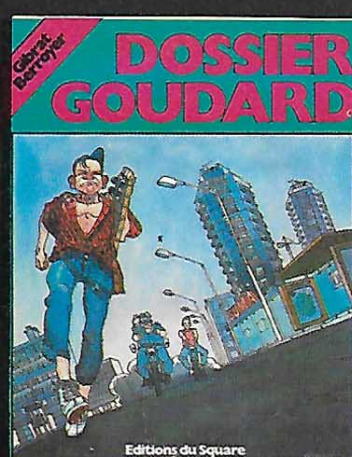
**derniers
parus
aux
éditions
du
square**



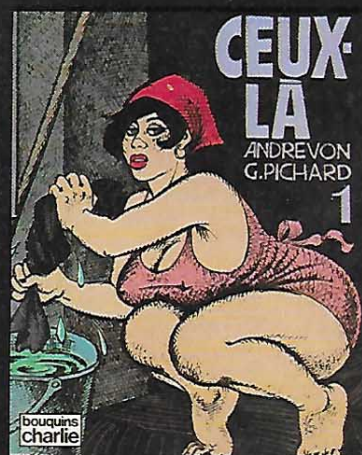
30 F



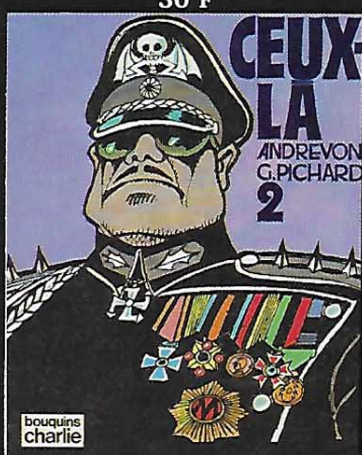
30 F



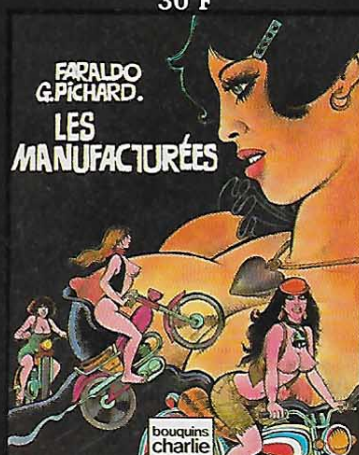
30 F



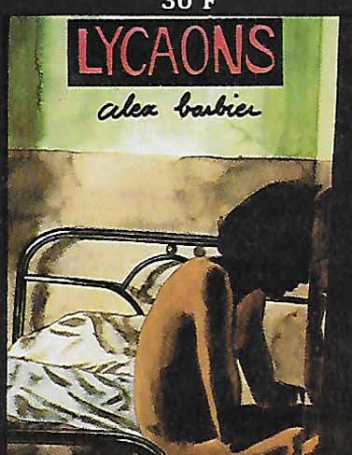
30 F



30 F



45 F



45 F

GARELLI... ou tu retardes d'un cyclo !



Primo, VIP 2, Katia de Garelli : les 50 cm³
"ligne nouvelle", nerveux, puissants, solides, endurants, sans problème d'entretien,
sans permis... la liberté quoi ! Pour découvrir les Garelli, appelle le (3) 037.92.82.
(Garelli. Record du monde des 24 h. 50 cm³).

GARELLI 
La puissance sans permis.

